Oeuvres complètes de E. T. A. Hoffmann...

CONTES
FANTASTIQUES

DE

E. T[illegible]OFFMANN.

III.



CONTES

FANTASTIQUES.



IMPRIMERIE DE A. BARBIER,
RUE DES MARAIS S.-G. N. 17.

CONTES FANTASTIQUES

DE E. T. A. HOFFMANN,

TRADUITS DE L'ALLEMAND

PAR M. LOÈVE-VEIMARS,

TRADUCTEUR DE VAN DER VELDE ET DE ZSCHOKKE,

ET PRÉCÉDÉS

D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR HOFFMANN,

Par Walter Scott.

TOME III.



PARIS.

EUGÈNE RENDUEL,

ÉDITEUR-LIBRAIRE,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 22.

1830.

LE

VIOLON DE CRÉMONE.

CONTES FANTASTIQUES.

LE VIOLON DE CRÉMONE.

CHAPITRE PREMIER.

Le conseiller Crespel est l'homme le plus merveilleux qui se soit offert à mes yeux, dans le cours de ma vie. Lorsque j'arrivai à H... où je devais séjourner quelque temps, toute la ville

parlait de lui, car alors il était dans tout le feu de son originalité. Crespel s'était rendu célèbre comme juriste éclairé, et comme profond diplomate. Un souverain qui n'était pas peu puissant en Allemagne, s'était adressé à lui pour composer un mémoire, adressé à la cour impériale, relativement à un territoire sur lequel il se croyait des prétentions bien fondées. Ce mémoire produisit les plus heureux résultats, et comme Crespel s'était plaint une fois, en présence du prince, de ne pouvoir trouver une habitation commode, celui-ci, pour le récompenser, s'engagea à subvenir aux frais d'une maison, que Crespel ferait bâtir à son gré. Le prince lui laissa même le choix du terrain; mais Crespel n'accepta pas cette dernière offre; et il demanda que la maison fût élevée dans un jardin qu'il possédait aux portes de la ville,

et dont la situation était des plus pittoresques. Il fit l'achat de tous les matériaux nécessaires, et les fit transporter au lieu désigné. Dès lors, on le vit tout le jour, vêtu d'un costume confectionné d'après ses principes particuliers, broyer la chaux, amasser les pierres, toiser, creuser et se livrer à tous les travaux des manouvriers. Il ne s'était adressé à aucun architecte, il n'avait pas tracé le moindre plan. Enfin cependant, un beau jour il alla trouver un honnête maître maçon de H..., et le pria de se rendre dès le lendemain matin, au lever du jour, dans son jardin, avec un grand nombre d'ouvriers, pour bâtir sa maison. Le maître maçon s'informa tout naturellement des devis, mais il fut bien surpris lorsque Crespel lui répondit qu'il n'avait pas besoin de tout cela, et que

l'édifice s'achèverait bien sans ces barbouillages.

Le jour suivant, le maître maçon venu avec ses gens, trouva Crespel auprès d'une fosse tracée en carré régulier.

— C'est ici, dit le conseiller, qu'il faudra placer les fondations de ma maison; puis, je vous prierai d'élever les quatre murailles, jusqu'à ce que je vous dise : c'est assez.

— Sans fenêtres, sans portes, sans murs de traverse? demanda le maçon presqu'épouvanté de la singularité de Crespel.

— Comme je vous le dis, mon brave homme, répondit tranquillement Crespel, le reste s'arrangera tout seul.

La promesse d'un riche paiement décida seule le maître maçon à entreprendre cette folle construction; mais jamais édifice ne s'éleva plus joyeuse-

ment, car ce fut au milieu des éclats de rire continuels des travailleurs, qui ne quittaient jamais le terrain où ils avaient à boire et à manger en abondance. Aussi les quatre murailles montèrent dans les airs, avec une rapidité incroyable; enfin, un jour Crespel s'écria : Halte! aussitôt les pioches et les marteaux cessèrent de retentir, les travailleurs descendirent de leurs échafauds, et Crespel se vit entouré d'ouvriers qui lui demandaient ce qu'il fallait faire?

— Place! s'écria Crespel en les écartant de la main, et courant à l'extrémité de son jardin, il se dirigea lentement vers son carré de pierres, secoua la tête d'un air mécontent en approchant d'un des murs, courut à l'autre extrémité du jardin, revint encore et secoua de nouveau sa tête. Il fit plusieurs fois ce manège, jusqu'à ce qu'enfin il

alla donner droit du nez contre un pan de mur. Alors il s'écria : Arrivez, mes amis ! faites-moi ici une porte?

En même temps, il en donna la hauteur et la largeur. On la perça aussitôt, selon ses indications. Dès qu'elle fut pratiquée, il entra dans la maison et se mit à rire d'un air satisfait, lorsque le maître maçon lui fit remarquer qu'elle avait juste la hauteur d'une maison à deux étages. Crespel se promenait de long en large dans l'enceinte des quatre murs, suivi des maçons, portant pelles et pioches, et dès qu'il s'écriait : — Ici une fenêtre de six pieds de haut et de quatre de large ! là une lucarne de deux pieds ! on les exécutait aussitôt.

Ce fut justement pendant cette opération que j'arrivai à H...... C'était un plaisir que de voir des milliers de gens assemblés autour du jardin,

qui poussaient de grands cris de joie, quand on voyait de nouveau tomber quelque pierre, et qu'une fenêtre apparaissait subitement, là où on n'eût pas soupconné qu'il dût s'en trouver une. Le reste de la construction de l'édifice et les autres travaux furent accomplis de cette manière et avec la même soudaineté. La singularité grotesque de toute l'entreprise, la surprise qu'on éprouva en voyant qu'après tout, la maison prenait un assez bon aspect, et surtout la libéralité de Crespel, entretinrent la bonne humeur de tous les ouvriers qui commencèrent à exécuter les projets du conseiller. Toutes les difficultés se trouvèrent ainsi vaincues, et en peu de temps, il s'éleva une grande maison qui avait extérieurement l'aspect le plus bizarre, car toutes les parties y semblaient jetées au hasard; mais

dont l'intérieur offrait mille agrémens et dont l'arrangement était d'une commodité extrême. Tous ceux qui la visitèrent furent d'accord en cela, et moi-même je ne pus en disconvenir lorsqu'une connaissance plus intime avec Crespel m'eut ouvert sa maison.

CHAPITRE II.

Je n'avais pas encore pu voir l'original conseiller, sa maison l'occupait tellement qu'il ne s'était pas montré chez le professeur M**, où il avait coutume de dîner une fois chaque semaine. Il lui avait même dit qu'il ne

franchirait pas la porte de son jardin avant l'inauguration de sa nouvelle demeure. Tous les amis et toutes les connaissances de Crespel s'attendaient à un grand repas à cette occasion ; mais Crespel n'invita que les maîtres, les compagnons et les apprentis qui avaient coopéré à la construction du bâtiment. Il les traita de la façon la plus splendide. Des maçons entamaient de fins pâtés de venaison, de pauvres menuisiers se régalaient de faisans dorés, et les truffes, les poissons monstrueux, les fruits les plus rares étaient entassés en abondance devant des malheureux. Le soir, vinrent leurs femmes et leurs filles, et il y eut un grand bal. Crespel walsa plusieurs fois avec des femmes de maîtres, puis il alla se placer au milieu de l'orchestre, prit un violon, et dirigea les contredanses jusqu'au matin.

Quelques jours après cette farce, qui donna au conseiller Crespel le renom d'un ami du peuple, je le trouvai chez son ami, le professeur M**. Sa conduite fut des plus singulières. Ses mouvemens étaient si brusques et si gênés que je m'attendais à chaque instant à le voir se blesser, ou à briser quelque meuble; mais ce malheur n'arriva pas, et on ne le redoutait pas sans doute, car la maîtresse de la maison ne montra nulle inquiétude en le voyant tourner à grands pas autour d'une table chargée de tasses de porcelaine, manœuvrer près d'un grand miroir et prendre dans ses mains un vase de fleurs admirablement peint, pour en admirer les couleurs. En général, Crespel examina dans le plus grand détail, avant le repas, tout ce qui se trouvait dans la chambre du professeur, il alla même

jusqu'à monter sur un fauteuil et détacher un tableau pour le lorgner plus à l'aise. A table il parla beaucoup et avec une chaleur extrême, passant quelquefois d'une chose à une autre sans transition, souvent s'étendant sur un sujet jusqu'à l'épuiser, y revenant sans cesse, le retournant de mille manières, s'abandonnant à vingt digressions d'une longueur infinie, et qui toutes ramenaient le sujet éternel. Sa parole était tantôt rauque et criarde, tantôt basse et modulée; mais jamais elle ne convenait à ce dont il parlait. Il fut question de musique, et on vanta fort un nouveau compositeur. Crespel se mit à rire, et dit d'un ton doux et presque chantant : Je voudrais que satan emportât ce maudit aligneur de notes, à dix mille millions de toises au fond des enfers! Puis, il ajouta d'une voix terrible : Elle! c'est

un ange du ciel, c'est un tout divin formé des accords les plus purs! la lumière et l'astre du chant! — A ces mots, ses yeux se remplirent de larmes. Il fallut qu'on se souvînt qu'une heure auparavant, il avait été question d'une cantatrice célèbre. On servit un rôti de lièvre. Je remarquai que Crespel séparait soigneusement sur son assiette, les os de la chair, et qu'il s'informa longuement de la patte, que la fille du professeur, enfant de cinq ans, lui apporta en riant.

Pendant le repas, le conseiller avait regardé plusieurs fois les enfans d'un air amical. Ils se levèrent à la fin du repas et s'approchèrent de lui, non sans quelque crainte toutefois et sans se tenir à trois pas. On apporta le dessert. Le conseiller tira de sa poche une jolie cassette dans laquelle se trouvait un petit tour d'acier. Prenant

alors un os du lièvre qu'il avait mis à part, il se mit à le tourner et confectionna avec une vitesse et une rapidité incroyables, de petites boîtes, des boules, des quilles, des corbeilles et mille autres bagatelles que les enfans reçurent en poussant des cris de joie.

Au moment de se lever de table, la nièce du professeur dit à Crespel : Que devient notre bonne Antonie, cher conseiller?

Crespel fit une grimace affreuse, et son visage prit une expression diabolique.

— Notre chère Antonie? répéta-t-il d'une voix aussi douce que désagréable.

Le professeur s'avança vivement. Je lus dans le regard sévère qu'il lança à sa nièce, qu'elle avait touché une corde

qui résonnait d'une manière dissonnante dans l'âme de Crespel.

— Comment va le violon? demanda le professeur, d'un ton gaillard, en prenant les mains du conseiller.

Le visage de Crespel s'éclaircit, et il répondit d'une voix tonnante : — Admirablement, professeur, vous savez ce beau violon d'Amati, dont je vous ai parlé, et qu'un heureux hasard a fait tomber dans mes mains. J'ai commencé à le mettre en pièces aujourd'hui. J'espère qu'Antonie aura soigneusement achevé de le briser.

— Antonie est une bonne fille, dit le professeur.

— Oui vraiment, elle l'est! s'écria le conseiller en se retournant subitement pour prendre sa canne et son chapeau et en gagnant la porte. Je vis dans la glace que de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

Dès que Crespel fut parti, je pressai le professeur de me dire quels rapports le conseiller avait avec les violons et surtout avec Antonie.

— Ah! dit le professeur, le conseiller est un homme tout-à-fait merveilleux, et il fait des violons d'une manière aussi folle, qu'il fait tout le reste.

— Il fait des violons? demandai-je tout étonné.

— Oui, reprit le professeur, Crespel confectionne au dire des connaisseurs, les meilleurs violons que l'on connaisse depuis bien des années. Autrefois, quand il avait fait un bon instrument, il permettait à ses amis de s'en servir, mais depuis quelque temps, il n'en est plus ainsi. Dès que Crespel a achevé un violon, il en joue lui-même une heure ou deux, avec une puissance admirable et une expression entraînante, puis il l'accroche auprès des

autres, sans jamais y toucher et sans souffrir qu'on y touche. Quand un violon d'un ancien maître se trouve en vente, Crespel l'achète à quelque prix qu'on veuille le vendre. Mais, il agit à peu près de même qu'avec les violons qu'il fait; il en joue une seule fois, puis il le démonte pour en examiner la structure intérieure, et s'il n'y découvre pas ce qu'il cherche, il en jette les débris d'un air mécontent, dans une grande caisse qui est déjà remplie de débris de violons.

— Mais Antonie? demandai-je avec vivacité.

— Quant à cela, dit le professeur, c'est une chose qui me ferait abhorrer le conseiller, si la bonté de son caractère, qui va jusqu'à la faiblesse, ne me donnait la certitude qu'il y a là quelque circonstance ignorée. Lorsqu'il y a quelques années, le conseiller vint

s'établir ici, il vivait en solitaire, avec une vieille servante, dans une maison obscure d'une rue éloignée. Bientôt, il éveilla, par mille singularités, la curiosité de ses voisins, et dès qu'il remarqua que l'attention se portait sur lui, il chercha et trouva des connaissances. Partout, comme dans ma maison, on s'accoutuma à le voir, et bientôt, il devint indispensable. Son abord brusque et sévère n'empêcha pas les enfans de le chérir, et son air imposant le préservait en même temps de leurs importunités. Vous avez vu aujourd'hui, vous-même, par quelles séductions variées il sait gagner leur cœur. Après avoir séjourné ici quelque temps, il partit tout-à-coup sans que personne connût le lieu où il s'était retiré. Quelques mois après, il revint.

Dans la soirée qui suivit le retour de

Crespel, on vit ses fenêtres éclairées d'une façon extraordinaire. Cette circonstance éveilla l'attention des voisins, et on ne tarda pas à entendre une voix ravissante, une voix de femme, accompagnée par un piano. Puis on entendit le son d'un violon qui luttait d'énergie, de force et de souplesse avec la voix. On reconnut aussitôt que c'était le conseiller qui jouait de cet instrument. Moi-même je me mêlai à la foule immense que ce merveilleux concert avait rassemblée autour de la maison du conseiller, et je dois convenir, qu'auprès de cette voix pénétrante, le chant de la plus célèbre cantatrice m'eût semblé fade et sans expression; jamais je n'avais conçu l'idée de ces sons si long-temps soutenus, de ces trillemens du rossignol, de ces gammes, s'élevant, tantôt jusqu'au son de l'orgue, et tantôt descen-

dant jusqu'au murmure le plus léger. Il ne se trouvait personne qui ne fût sous le charme de cet enchantement, et lorsque la cantatrice gardait le silence, on entendait chacun reprendre haleine, tant le silence était profond. Il était près de minuit, lorsqu'on entendit le conseiller parler violemment; une voix d'homme lui répondait et semblait lui faire des reproches, et la voix entrecoupée d'une jeune fille exprimait des accents plaintifs. Le conseiller parlait toujours avec plus de colère, jusqu'à ce qu'enfin sa voix reprit le ton chantant que vous connaissez. Un cri perçant de la jeune fille l'interrompit ; puis il régna un profond silence. Quelques momens après, un jeune homme se précipita en gémissant hors de la maison, et se jeta dans une chaise de poste qui l'attendait et qui partitrapidement. Le jour suivant

le conseiller parut et se montra fort serein. Personne n'eut le courage de l'interroger sur les événemens de la nuit. La vieille servante dit seulement, que le conseiller avait amené avec lui une charmante fille qu'il nommait Antonie, et qui chantait merveilleusement; qu'un jeune homme l'avait également accompagné. Il semblait aimer tendrement Antonie, et il était sans doute son fiancé; mais le conseiller l'avait forcé de partir subitement.—Les rapports du conseiller avec Antonie, ont été jusqu'à ce jour un mystère, mais il est certain qu'il tyrannise la pauvre fille de la manière la plus odieuse. Il la garde comme le docteur Bartholo gardait sa pupille, et à peine permet-il qu'elle regarde par la fenêtre. Si quelquefois, cédant à de pressantes instances, il la mène avec lui, sans cesse il la poursuit de ses regards, et il ne souffre

pas qu'on fasse entendre un seul accent musical près d'elle, encore moins qu'Antonie chante. Il ne lui permet pas non plus de chanter dans sa maison; aussi, le chant qu'elle a fait entendre dans cette nuit mémorable est demeuré comme une tradition, et ceux même qui ne s'y trouvèrent pas, disent souvent, lorsqu'une cantatrice nouvelle vient débuter : Ce chant-là n'est rien. Antonie seule sait chanter!

CHAPITRE III.

On sait combien les choses fantastiques me frappent et me touchent. Je jugeai indispensable de faire la connaissance d'Antonie. J'avais déjà appris quelques-unes des conjectures du public sur cette jeune fille, mais je ne soup-

çonnais pas qu'elle vécût dans la ville, et qu'elle se trouvât sous la domination du bizarre Crespel. Dans la nuit suivante, je rêvai tout naturellement du chant merveilleux d'Antonie, et comme elle me suppliait fort tendrement, dans un adagio, composé par moi-même, de la sauver, je fus bientôt résolu à devenir un second Astolfe, et à pénétrer dans la maison de Crespel, comme dans le château enchanté d'Alcine.

Les choses se passèrent plus paisiblement que je ne l'avais pensé; car, à peine eus-je vu deux ou trois fois le conseiller, et lui eus-je parlé avec quelque chaleur de la structure des bons violons, qu'il m'engagea lui-même à visiter sa maison. Je me rendis à son invitation, et il étala devant moi son trésor de violons. Une douzaine de ces instrumens était appendue dans

son cabinet. J'en remarquai un portant les traces d'une haute antiquité, et fort richement sculpté. Il était suspendu au-dessus des autres, et une couronne de fleurs, dont il était surmonté, semblait le désigner comme le roi des instrumens.

— Ce violon, me dit Crespel, est un morceau merveilleux d'un artiste inconnu, qui vivait sans doute du temps de Tartini. Je suis convaincu qu'il y a dans sa construction intérieure quelque chose de particulier, et qu'un secret que je poursuis depuis long-temps, se dévoilera à mes yeux, lorsque je démonterai cet instrument. Riez de ma faiblesse, si vous voulez. Mais cet objet inanimé à qui je donne, quand je le veux, la vie et la parole, me parle souvent d'une façon merveilleuse; et lorsque j'en jouai pour la première fois, il me sembla

que je n'étais que le magnétiseur qui excite le somnambule, et l'aide à révéler ses sensations cachées. Vous pensez bien que cette folie ne m'a jamais occupé sérieusement, mais il est à remarquer que je n'ai jamais pu me décider à détruire cette sotte machine. Je suis content aujourd'hui de ne pas l'avoir fait, car depuis qu'Antonie est ici, je joue quelquefois de ce violon devant elle. Antonie l'écoute avec plaisir, avec trop de plaisir!

Le conseiller prononça ces dernières paroles avec un attendrissement visible ; cela m'enhardit. — O mon cher conseiller! lui dis-je, ne voudriez-vous pas en jouer devant moi? Crespel prit son air mécontent, et me dit de sa voix chantante et modulée : — Non, mon cher étudiant! et la chose en resta là. Il me fit encore voir mille raretés puériles ; enfin, il ouvrit une

petite cassette, en tira un papier plié qu'il me mit dans la main, en me disant solennellement : Vous êtes un ami de l'art, prenez ce présent comme un souvenir qui doit vous être éternellement cher. A ces mots, il me poussa doucement par les deux épaules vers la porte et m'embrassa sur le seuil. A proprement parler, c'est ainsi qu'il me chassa d'une façon toute symbolique. En ouvrant le papier, j'y trouvai un petit fragment de quinte, d'une ligne de longueur : sur le papier se trouvaient ces mots : « Morceau de la quinte dont se servait pour son violon, le célèbre Stamitz, dans le dernier concert qu'il donna avant sa mort. » La promptitude avec laquelle j'avais été congédié, lorsque j'avais parlé d'Antonie, me fit penser que je ne la reverrais jamais ; mais il n'en fut pas ainsi, car lorsque je revins pour la

seconde fois chez le conseiller, je trouvai Antonie dans sa chambre; elle l'aidait à ajuster les morceaux d'un violon. L'extérieur d'Antonie ne fit pas sur moi une impression profonde, mais on ne pouvait détourner son regard de ces yeux bleus et de ces lèvres de rose arrondies si délicatement. Elle était fort pâle, mais dès que la conversation s'animait ou qu'elle prenait une tournure gaie, un vif incarnat se répandait sur ses joues qui s'animaient d'un doux sourire. Je causai avec Antonie d'un ton détaché, et je ne remarquai nullement dans Crespel ces regards d'Argus dont m'avait parlé le professeur. Il demeura fort calme, occupé de son travail, et il sembla même plusieurs fois donner son approbation à notre entretien. Depuis, je visitai souvent le conseiller, et l'intimité qui régna bientôt entre nous trois, donna à notre petite réu-

nion un charme infini. Le conseiller me réjouissait fort par ses singularités extraordinaires, mais c'était surtout Antonie qui m'attirait par ses charmes irrésistibles, et qui me faisait supporter maintes choses auxquelles, impatient comme je l'étais alors, je me fusse bientôt soustrait. Il se mêlait à l'originalité du conseiller, une manie qui me contrariait sans cesse, et qui souvent me semblait du plus mauvais goût, car chaque fois que la conversation se portait sur la musique et particulièrement sur le chant, il avait soin de la détourner, et de sa voix aigre et modulée, il la ramenait sur quelque sujet fade ou vulgaire.

Je voyais alors au profond chagrin qui se peignait dans les regards d'Antonie, que le conseiller n'avait eu d'autre dessein que d'éviter une invitation de chanter; je n'y renonçai pas. Les

obstacles que m'opposait le conseiller, augmentaient l'envie que j'avais de les surmonter, et j'éprouvais le plus violent désir d'entendre le chant d'Antonie, dont mes songes étaient remplis. Un soir, je trouvai Crespel dans la plus belle humeur; il avait brisé un violon de Crémone, et il avait trouvé que les tables d'harmonie étaient placées une demi-ligne plus près l'une de l'autre que d'ordinaire. Quelle précieuse découverte pour la pratique! Je parvins à l'enflammer en lui parlant de la vraie manière de diriger son instrument. Les grands et véritables maîtres du chant que cita Crespel, m'amenèrent à faire la critique de la méthode de chant, qui consiste à se former d'après les effets d'instrument. —Quoi de plus absurde! m'écriai-je, en m'élançant de ma chaise vers le piano que j'ouvris spontanément, quoi

de plus absurde que cette méthode qui semble verser les sons un à un sur la terre! Je chantai alors quelques morceaux nouveaux qui confirmaient mon dire, et je les accompagnai d'accords plaqués. Crespel riait aux éclats et s'écriait : Oh! oh! il me semble que j'entends nos Allemands italiénisés chantant du Puccita ou du Portogallo!

—Le moment est arrivé, pensai-je, et m'adressant à Antonie : Je suis sûr, lui dis-je, que ce n'est pas là votre méthode; et en même temps j'entamais un morceau admirable et passionné du vieux Léonardo Léo. Les joues d'Antonie s'animèrent d'un coloris brûlant, un éclat céleste vint ranimer ses yeux, elle accourut au piano et ouvrit les lèvres. Mais au même moment Crespel s'avança, me prit par les épaules, et me dit de sa voix aigre et douce : —J'avoue, mon digne et res-

pectable étudiant, que je manquerais à toutes les convenances et à tous les usages, si j'exprimais hautement le désir que satan vous prît avec ses griffes et qu'il vous emportât au fin fond des enfers; cette nuit est au reste fort sombre, et quand même je ne vous jetterais pas par la fenêtre, vous auriez peine à arriver sain et sauf au bas de l'escalier; prenez donc cette lumière et regagnez la porte, en vous souvenant que vous avez, en moi, un ami véritable, bien qu'il puisse arriver que vous ne le trouviez plus jamais au logis.

A ces mots, il m'embrassa, et me serrant étroitement de façon à m'empêcher de jeter un seul regard sur Antonie, il me conduisit jusqu'à la porte.

CHAPITRE IV.

J'ÉTAIS déjà placé depuis deux ans à Berlin, lorsque j'entrepris un voyage dans le midi de l'Allemagne. Un soir, je vis se dessiner au crépuscule, les tours de H.... A mesure que j'approchais, un sentiment de malaise indéfi-

nissable s'emparait de moi; j'étouffais, et je fus forcé de descendre de voiture pour respirer plus librement. Mais bientôt cet abattement augmenta jusqu'à la douleur physique. Il me semblait que j'entendais les accords d'un chœur céleste qui parcourait les airs. Les tours devinrent plus distinctes, je reconnus des voix d'hommes qui entonnaient un chant sacré.

— Que se passe-t-il? m'écriai-je avec effroi.

— Ne le voyez-vous pas? répondit le postillon qui cheminait sur son cheval. Ne le voyez-vous pas! ils enterrent quelqu'un au cimetière!

En effet, nous nous trouvions près d'un cimetière, et je vis un cercle d'hommes vêtus de noir, entourant une fosse qu'on se disposait à combler. Je m'étais avancé si près de la colline où se trouvaient les sépultures, que je

ne pouvais plus voir dans le cimetière. Le chœur cessa, et je remarquai, du côté de la porte de la ville, d'autres hommes vêtus de noir, qui revenaient de l'enterrement. Le professeur, avec sa nièce, passa près de moi sans me reconnaître. La nièce tenait son mouchoir devant ses yeux et pleurait amèrement. Il me fut impossible d'entrer dans la ville, j'envoyai mon domestique avec la voiture à l'auberge où je devais loger, et je me mis à parcourir ces lieux que je connaissais bien, espérant ainsi faire cesser le malaise que j'éprouvais, et qui n'avait peut-être sa source que dans des causes physiques. En entrant dans une allée, qui conduisait à la ville, je fus témoin d'un singulier spectacle. Je vis s'avancer, conduit par deux hommes en deuil, le conseiller Crespel qui faisait mille contorsions pour leur échapper.

Il avait, comme d'ordinaire, son habit gris si singulièrement coupé, et de son petit chapeau à trois cornes qu'il portait martialement sur l'oreille, pendait un lambeau de crêpe, qui flottait à l'aventure. Il avait attaché autour de ses reins un noir ceinturon d'épée; mais au lieu de rapière, il y avait passé un long archet de violon. Un froid glacial s'empara de mes sens. Je le suivis lentement. Les hommes du deuil conduisirent le conseiller jusqu'à sa maison ; là, il les embrassa en riant aux éclats. Lorsqu'ils se furent éloignés, les regards du conseiller se tournèrent vers moi. Il me regarda longtemps d'un œil fixe, puis il s'écria d'une voix sourde : Soyez le bienvenu, messire étudiant! vous comprenez aussi....

A ces mots, il me prit par le bras et m'entraînant dans sa maison, il me fit monter dans la chambre où se trou-

vaient ses violons. Ils étaient tous couverts de voiles noirs; mais le beau violon de Crémone, sculpté, manquait; à sa place, on avait suspendu une couronne de cyprès. Je compris ce qui était arrivé. — Antonie! ah! Antonie, m'écriai-je dans un affreux désespoir. Le conseiller resta devant moi, immobile, les bras croisés sur sa poitrine. Je montrai du doigt la couronne de cyprès.

— Lorsqu'elle mourut, dit le conseiller d'une voix affaiblie et solennelle, lorsqu'elle mourut, l'archet de ce violon se brisa avec fracas, et la table d'harmonie tomba en éclats. Cet instrument fidèle ne pouvait exister qu'avec elle; il est dans sa tombe, enseveli avec elle!

Profondément ému, je tombai sur un siége; mais le conseiller se mit à chanter d'une voix rauque, une chan-

son joyeuse. C'était un spectacle affreux que de le voir sauter et tourner sur un pied, tandis que le crêpe de son chapeau battait en flottant, les violons attachés à la muraille. Je ne pus retenir un cri d'effroi, lorsque le crêpe vint frapper mon visage, au moment où le conseiller passa devant moi, en tournant rapidement. Il me semblait qu'il allait m'envelopper avec lui dans les voiles funèbres qui obscurcissaient son intelligence. Tout à coup il s'arrêta devant moi, et me dit de sa voix modulée: Mon fils! pourquoi crier ainsi? as-tu vu l'ange de la mort? il précède toujours la cérémonie.

Il s'avança au milieu de la chambre, arracha l'archet de son ceinturon, le leva des deux mains au-dessus de sa tête, et le brisa si violemment qu'il vola en mille débris. Crespel s'écria en riant hautement : Mainte-

nant la baguette est brisée sur moi![1] Oh, je suis libre! — Libre! Vivat! je suis libre! je ne ferai plus de violons! — Plus de violons! *Viva la libertà!* — Et il se remit à chanter d'une façon terrible sa joyeuse chanson, et à sauter dans la chambre. Plein d'horreur, je me disposais à m'échapper, mais le conseiller me retint d'une main vigoureuse, tout en me disant d'un ton calme: Restez, messire étudiant. Ne prenez pas pour de la folie ces accès d'une douleur qui me tue; tout cela n'est arrivé que parce que je me suis fait dernièrement une robe de chambre dans laquelle je voulais avoir l'air du destin ou de Dieu! — Il continua à parler sans suite et sans raison, et finit par

---

1 C'est ainsi qu'on annonce un arrêt de mort en Allemagne.

(*Le tr.*)

tomber accablé d'épuisement et de fatigue. La vieille servante accourut à mes cris, et je respirai lorsque je me trouvai enfin en liberté.

Je ne doutai pas un instant que Crespel n'eût perdu l'esprit. Le professeur prétendit le contraire. — Il y a des hommes, dit-il, auxquels la nature ou des circonstances particulières ont retiré le voile sous lequel nous commettons nos folies, sans être remarqués. Ils ressemblent à ces insectes qu'on a dépouillés de leur peau et qui nous apparaissent avec le jeu de leurs muscles à découvert. Tout ce qui est pensée en nous, est action dans Crespel. Mais ce sont des éclairs. La mort d'Antonie a forcé tous ses ressorts; demain déjà, j'en suis sûr, il reprendra sa route ordinaire.

En effet, le conseiller se montra le lendemain, dans son état habituel;

seulement il déclara qu'il ne ferait plus de violons, et qu'il ne jouerait jamais de cet instrument. Depuis, j'ai appris qu'il avait tenu sa parole.

CHAPITRE V.

Les paroles du professeur avaient augmenté les soupçons que m'avait fait concevoir la mort d'Antonie; et j'étais alors convaincu que le conseiller avait de grandes fautes à expier. Je ne voulais pas quitter H..., sans lui

avoir reproché le crime dont je le croyais coupable; je voulais l'ébranler jusqu'au fond de son âme et lui arracher l'aveu de cette horrible action. Plus j'y songeais, plus je voyais clairement que ce Crespel était un scélérat, et j'en étais venu à établir en moi-même cette pensée, comme une vérité incontestable. C'est dans cette disposition, que je me rendis un jour chez le conseiller. Je le trouvai occupé à exécuter au tour, plusieurs petits objets. Il me reçut d'un air riant et calme.

— Comment, m'écriai-je avec violence en l'abordant, comment pouvez-vous trouver un moment de tranquillité dans votre âme, en songeant à l'horrible action que tous les tourmens de l'enfer ne pourront assez punir!

Le conseiller me regarda d'un air étonné et posa son outil de côté.

— Comment l'entendez-vous, mon

ami? me dit-il. Asseyez-vous donc, je vous prie, sur cette chaise! — Mais moi, m'échauffant de plus en plus, je rompis toutes les barrières, et je l'accusai hautement de la mort d'Antonie, le menaçant de toutes les vengeances du ciel. En ma qualité d'homme de loi, j'allai même si loin, que je m'écriai que je mettrais tout en œuvre pour découvrir les traces de son attentat, et le livrer aux juges temporels. Je fus singulièrement embarrassé, lorsqu'après avoir terminé mon pompeux et virulent discours, je vis le conseiller me regarder paisiblement, comme s'il eût attendu que je continuasse encore de parler. J'essayai de le faire, mais les paroles ne venaient plus, le fil de mes pensées était rompu, et mes phrases étaient si incohérentes que je ne tardai pas à garder le silence.

Crespel jouissait de mon embarras,

un sourire ironique et méchant voltigeait sur ses lèvres. Bientôt, il reprit son air grave et me dit d'un ton solennel : — Jeune homme ! tu me regardes comme un extravagant, comme un insensé ; je te pardonne, car nous sommes enfermés dans la même maison de fous, et tu ne t'irrites de ce que je crois être Dieu le père, que parce que tu te crois Dieu le fils. Mais comment as-tu osé vouloir pénétrer dans une vie qui doit te rester étrangère, et essayer d'en démêler les fils les plus secrets ? Elle n'est plus, et le secret a cessé !

Crespel se leva et fit plusieurs fois le tour de la chambre. Je repris courage et je le suppliai de m'expliquer cette énigme. Il me regarda long-temps, prit ma main et me conduisit près de la fenêtre dont il ouvrit les deux côtés. Il appuya ses deux bras sur le balcon,

et le corps penché au dehors, les yeux fixés sur le jardin, il me raconta l'histoire de sa vie. Lorsqu'il l'eut terminée, je me retirai touché et confus.

Voici les circonstances qui concernent Antonie. Vingt ans auparavant, la passion que le conseiller avait pour les meilleurs violons des vieux maîtres, l'attira en Italie. Il n'en construisait pas encore, et il ne songeait pas non plus à les démonter. A Venise, il entendit la célèbre cantatrice Angela N......i, qui brillait alors dans les premiers rôles, sur le théâtro di San-Benedetto. L'enthousiasme qu'il éprouva ne s'adressait pas seulement au talent de la signora Angela, mais encore à sa beauté céleste. Le conseiller chercha à faire la connaissance d'Angela, et en dépit de ses formes un peu rustiques, il parvint par sa supériorité en musique et par son jeu hardi et

expressif sur le violon, à gagner le cœur de la belle Italienne. Une liaison intime les amena en peu de semaines à un mariage qui resta caché, parce que Angela ne voulait pas perdre le nom sous lequel elle avait acquis tant de célébrité, pour prendre le nom peu harmonieux de Crespel. Le conseiller me décrivit avec l'ironie la plus folle, la manière dont la signora Angela l'avait tourmenté dès qu'elle avait été sa femme. Toutes les humeurs, tous les caprices de toutes les premières cantatrices réunies, avaient été, au dire de Crespel, réunis dans le petit corps d'Angela. S'il lui arrivait de vouloir exprimer une volonté, Angela lui envoyait une armée entière d'Abbates, de Maestros, d'Académicos, qui le désignaient comme l'amant le plus incivil, le plus insupportable qui eût jamais résisté à une aimable signora. Une fois, après un de ces orages,

Crespel s'était enfui à la maison de plaisance d'Angela et il oubliait, en improvisant sur son violon de Crémone, tous les chagrins de la journée; mais bientôt, la signora, qui l'avait suivi de près, entra dans la salle. Elle se trouvait dans cet instant en humeur de tendresse, et embrassant le conseiller, elle lui fit de doux reproches et reposa sa tête sur son épaule. Mais Crespel plongé dans le tourbillon de ses accords, continua de jouer du violon avec son enthousiasme ordinaire, et il arriva que son archet atteignit légèrement la signora.—*Bestia tedesca!* s'écria-t-elle en se relevant avec fureur; en même temps elle arracha le violon des mains du conseiller, et le mit en pièces en le frappant contre une table de marbre. Le conseiller resta pétrifié; mais se réveillant comme d'un rêve, il souleva avec force la signora, la jeta par la

fenêtre de sa propre maison, et sans s'inquiéter de ce qui arriverait, il gagna Venise, d'où il partit aussitôt pour l'Allemagne. Ce ne fut que plus tard qu'il comprit bien ce qu'il avait fait. Bien qu'il sût que l'élévation de la fenêtre n'était pas plus de cinq pieds, il se sentait cruellement tourmenté, et d'autant plus vivement, que la signora lui avait donné à entendre qu'elle avait espoir de devenir mère. Il osait à peine prendre des informations, et il ne fut pas peu surpris, lorsque environ huit mois après son retour, il reçut de sa chère moitié la lettre la plus tendre. Elle n'y faisait pas le moindrement mention de ce qui s'était passé à la maison de plaisance, et lui annonçait qu'elle était accouchée d'une charmante fille; le *Marito amato*, le *Padre felicissimo* était incessamment prié de revenir aussitôt à Venise. Crespel ne se

rendit pas à l'invitation, mais il écrivit à ses amis d'Italie pour s'informer de ce qui s'était passé pendant son absence; il apprit que la signora était tombée sur l'herbe molle, avec la légèreté d'un oiseau, et que sa chute n'avait eu pour elle que des suites morales. Dès ce moment, elle s'était montrée entièrement changée : plus de traces d'humeur, de caprices; le maestro, qui avait composé les opéras pour le carnaval de cette année-là, avait été le plus heureux des hommes; car la signora avait consenti à chanter tous ses airs, sans les innombrables changemens qu'elle avait coutume d'exiger. Le conseiller ne fut pas peu touché de cette transformation, il demanda des chevaux et se jeta dans sa voiture. Tout à coup il fit arrêter : — Mais, se dit-il, est-il bien certain que ma présence ne rende pas à Angela

toute son humeur fantasque, et aurai-je donc toujours la ressource de la jeter par la fenêtre? Il descendit de sa voiture et écrivit à sa femme une lettre bien tendre, où il parla de la joie qu'il éprouvait d'apprendre que sa fille avait comme lui un petit signe derrière l'oreille; il lui jura qu'il l'aimait toujours, et il resta en Allemagne. Les protestations d'amour, les regrets de l'absence, les désirs, les espérances volèrent long-temps de Venise à H.... et de H.... à Venise. Angela vint enfin en Allemagne et eut un succès prodigieux, comme on le sait, sur le grand théâtre de F..... Elle n'était plus jeune, mais un attrait magique séduisait en elle, et sa voix n'avait rien perdu de son éclat. Antonie avait grandi, et sa mère avait déjà écrit d'Italie au conseiller, que sa fille annonçait un talent du premier rang. Les amis que

Crespel avait à F.... lui apprirent, en effet, que deux cantatrices ravissantes étaient arrivées, et ils l'engagèrent avec instances à venir les entendre. Ils ne soupçonnaient pas quels liens étroits l'unissaient à ces deux étrangères. Crespel brûlait d'envie de voir sa fille; mais quand il songeait à sa femme, le courage lui manquait, et il resta chez lui au milieu de ses violons brisés.

Un jeune compositeur, bien connu, devint amoureux d'Antonie, et Antonie répondit à son amour. Angela n'eut rien à opposer à cette union, et le conseiller y consentit d'autant plus facilement que les compositions du jeune homme avaient trouvé grâce devant son tribunal sévère. Crespel s'attendait chaque jour à recevoir la nouvelle du mariage, mais il ne lui vint qu'une lettre cachetée de noir, et écrite par une main étrangère. Le docteur R***

annonçait au conseiller que Angela avait été saisie du froid en sortant du théâtre, et qu'elle était morte dans la nuit qui devait précéder le mariage de sa fille. Angela avait déclaré au docteur qu'elle était la femme de Crespel, et le conseiller était invité à venir au plutôt chercher sa fille restée seule dans le monde. Crespel partit aussi pour F..... On ne peut imaginer la manière déchirante dont le conseiller me peignit le moment où il avait vu pour la première fois son Antonie. Il y avait dans la bizarrerie même de ses termes, une puissance d'expression dont je ne saurais donner une idée. Le jeune fiancé se trouvait auprès d'elle, et Antonie saisissant avec justesse l'esprit bizarre de son père, se mit à chanter un motif sacré du vieux padre Martini, que sa mère chantait sans cesse au conseiller, au temps de leurs amours. Crespel ré-

pandit un torrent de larmes; jamais Angela, elle-même, n'avait dit ce morceau avec tant d'expression. Le son de la voix d'Antonie était merveilleux; il ressemblait tantôt au souffle harmonieux d'une harpe éolienne, et souvent aux légères modulations du rossignol. Ces tons semblaient ne pas trouver assez d'espace dans sa poitrine. Antonie, brûlant d'amour et de joie, chanta ses plus beaux airs, son fiancé l'accompagnait dans l'ivresse la plus grande. Crespel fut d'abord plongé dans le ravissement, ensuite il devint pensif, silencieux, rentré en lui-même. Enfin il se leva; pressa Antonie sur son sein, et lui dit à voix basse et étouffée : — Ne chante plus, si tu m'aimes... cela me déchire le cœur..... ne chante plus...... de grâce....

— Non, dit le lendemain le conseiller au docteur, non, je ne me suis pas

trompé : hier, tandis qu'en chantant, sa rougeur se concentrait en deux taches sur ses joues pâles, j'ai reconnu que ce n'était pas une ressemblance de famille, mais bien ce que je craignais.

Le docteur dont le visage s'était embruni aux premiers mots du conseiller, lui répondit : — Soit que les efforts qu'exige le chant, soit qu'une cause naturelle ait amené ce résultat, la poitrine d'Antonie offre un défaut d'organisation qui donne à son chant cette force merveilleuse, et ces tons uniques qui dépassent presque la sphère de la voix humaine. Mais elle payera de sa mort cette faculté céleste; et, si elle continue de chanter, dans six mois, elle aura cessé de vivre.

Crespel se sentit déchiré de mille traits. Il lui semblait voir un bel arbre offrir pour la première fois ses fruits, et

se flétrir aussitôt, coupé dans sa racine. Sa résolution fut bientôt prise. Il dit tout à Antonie. Il lui demanda, si elle préférait suivre son fiancé, et mourir en peu de temps au milieu du tourbillon du grand monde, ou suivre son père, et vivre avec lui de longs jours, dans une retraite tranquille. Antonie se jeta en gémissant dans les bras de son père qui comprit toute sa douleur et sa résolution. Il conféra avec le jeune fiancé qui lui jura que jamais le moindre chant ne s'échapperait des lèvres d'Antonie; mais le conseiller savait trop bien que le compositeur ne résisterait pas à la tentation de faire exécuter ses morceaux; d'ailleurs, il n'eût pas renoncé à entendre cette voix ravissante, car la race musicale est égoïste et cruelle, surtout dès qu'il s'agit de ses jouissances. Bientôt, le conseiller disparut avec Antonie. Le

fiancé apprit leur départ avec désespoir. Il suivit leurs traces, et arriva en même temps qu'eux à H.....

— Le voir encore une fois et puis mourir ! disait Antonie d'une voix suppliante.

— Mourir ! s'écriait le conseiller avec fureur ! Il vit sa fille, celle pour qui il vivait uniquement au monde, s'arracher de ses bras et voler dans ceux de son fiancé ; il voulut alors que tout ce qu'il redoutait arrivât. Il força le jeune homme à se placer au piano, Antonie chanta et Crespel joua du violon jusqu'à ce que les deux taches rouges se montrassent sur les joues d'Antonie. Il leur ordonna alors de s'arrêter. Lorsque le jeune compositeur prit congé d'Antonie, elle poussa un grand cri et tomba sans mouvement. — Je crus, ainsi me le dit Crespel, je crus

qu'elle était morte comme je l'avais prédit; et comme je m'étais préparé à l'événement le plus funeste, je restai calme et d'accord avec moi-même. Je pris par les épaules le compositeur que cet événement avait abattu, et je lui dis : (Ici le conseiller prit sa voix modulée.) « Puisqu'il vous a plu, mon cher maître, d'assassiner votre fiancée, vous pouvez vous retirer tranquillement, à moins qu'il ne vous plaise de rester jusqu'à ce que je vous plonge ce couteau de chasse dans le cœur, ce que je ne réponds pas de faire si vous ne partez promptement. » — Il faut qu'en ce moment, mon regard ait été passablement sanguinaire, car il partit en toute hâte, en poussant de grands cris. — Lorsque le conseiller voulut relever Antonie, elle ouvrit les yeux, mais ils se refermèrent presque aussitôt. A ses cris, la vieille servante accourut; un

médecin qu'on fit venir, ne tarda pas à rappeler Antonie à la vie. Elle se rétablit plus promptement que le conseiller ne l'eût espéré, et elle ne cessa de lui témoigner la tendresse la plus vive. Elle partageait complaisamment toutes ses occupations, ses plus folles idées, ses goûts les plus bizarres. Elle l'aidait aussi à briser ses vieux violons et à en faire de nouveaux. — Je ne veux plus chanter, mais vivre pour toi, disait-elle souvent à son père, lorsque quelqu'un la priait de se faire entendre. Le conseiller cherchait toujours à éviter de semblables propositions; aussi ne la menait-il qu'avec déplaisir au milieu du monde, et évitait-il toujours les maisons où on faisait de la musique: il savait combien il était douloureux pour Antonie de renoncer à l'art qu'elle avait porté à une si haute perfection. Lorsqu'il eut acheté le ma-

gnifique violon qu'il ensevelit avec elle il se disposait à le mettre en pièces; mais Antonie regarda l'instrument avec intérêt, et dit d'un air de tristesse : Celui-là aussi ? — Le conseiller ne pouvait lui-même définir quelle puissance l'empêchait de détruire ce violon et le forçait d'en jouer. A peine en eut-il fait sortir les premiers sons, qu'Antonie s'écria avec joie : Ah! je me retrouve.... Je chante de nouveau ! — En effet les sons argentins de l'instrument semblaient sortir d'une poitrine humaine. Crespel fut ému jusqu'au fond de l'âme, il joua avec plus d'expression que jamais, et lorsqu'il détachait des sons tendres et hardis, Antonie battait des mains et s'écriait avec ravissement : Ah! que j'ai bien fait cela ! — Depuis ce moment, une sérénité extrême se répandit sur sa vie. Souvent elle disait au conseiller : Je

voudrais bien chanter quelque chose, mon père! — Crespel détachait le violon de la muraille, et jouait tous les airs d'Antonie! On la voyait alors s'épanouir de bonheur. — Peu de temps avant mon retour, le conseiller crut entendre, pendant la nuit, jouer sur son piano dans la chambre voisine, et bientôt il reconnut distinctement la manière de préluder du jeune compositeur. Il voulut se lever, mais il lui sembla que des liens de plomb le retenaient immobile. Bientôt, il entendit la voix d'Antonie; elle chanta d'abord doucement en accords aériens qui s'élevèrent jusqu'au *fortissimo* le plus retentissant; puis les sons devinrent plus graves, et elle commença un chant sacré à la manière des anciens maîtres, que le jeune compositeur avait autrefois fait pour elle. Crespel me dit que l'état où il se trouvait était incroyable, car

l'effroi le plus horrible s'unissait en lui au ravissement le plus délicieux. Tout à coup, il se sentit ébloui par une vive clarté; et il aperçut Antonie et son fiancé qui se tenaient embrassés et se regardaient tendrement. Le chant continua ainsi que les accords du piano, et Antonie ne chantait pas et le jeune homme ne touchait pas le clavier. Le conseiller tomba dans un évanouissement profond. En se réveillant, il lui resta le souvenir de son rêve. Il courut à la chambre d'Antonie. Elle était étendue sur le sopha, les yeux fermés et le sourire sur les lèvres. Il semblait qu'elle dormît et qu'elle fût bercée par des rêves de bonheur. — Mais elle était morte.

FIN DU VIOLON DE CRÉMONE.

MARINO FALIERI.

MARINO FALIERI.

CHAPITRE PREMIER.

Il y a bien long-temps, et si je ne me trompe, c'était au mois d'août de l'année 1354, le brave amiral génois, Paganino Doria, battit les Vénitiens,

et surprit leur ville de Parinzo. Ses galères bien armées couraient des bordées dans le golfe de Venise, semblables à des bêtes de proie affamées qui vont et viennent pour mieux happer leur victime. Le peuple et la seigneurie de Venise étaient saisis d'un effroi mortel. Tous les hommes en état de marcher prirent l'épée ou la rame. Les troupes se rassemblèrent dans le port Saint-Nicolo. Les navires, les arbres, les pierres, tout fut employé pour encombrer la rade et empêcher l'approche de l'ennemi; et tandis que le bruit des armes retentissait au milieu du tumulte, que les masses qu'on lançait à la mer réveillaient tous les échos du voisinage, on voyait sur le Rialto, les agens de la seigneurie, le front chargé de sueur, le visage défait, offrir d'une voix tremblante des obligations à gros intérêts en échange de

l'argent; car la république était dans un état de détresse extrême.

La providence voulut, dans ses mystérieux décrets, que le chef de l'état fût enlevé à son peuple, dans ce moment d'affliction générale. Le doge Andrea Dandolo, que les Vénitiens nommaient leur cher petit comte, *il caro contino*, mourut accablé du poids de ses soucis et de ses travaux. Il était généralement chéri, car il ne passait jamais sur la place de Saint-Marc, sans distribuer aux uns des consolations et des conseils, et aux autres des secours et de l'argent; et lorsque les cloches de la grande église annoncèrent sa mort par leurs sons lugubres et prolongés, ce fut une désolation universelle. Les Vénitiens avaient perdu leur appui, leur espérance, ils n'avaient plus qu'à courber la tête sous le joug des Génois : c'est ainsi qu'on se lamentait,

et cependant la perte de Dandolo ne changeait en rien la situation extérieure de la république. En effet, le bon petit comte vivait volontiers dans la paix et le repos, il aimait mieux suivre la marche mystérieuse des constellations que les détours de la politique étrangère, et il s'entendait mieux à conduire la procession du saint jour de pâques qu'à mener une armée. Il s'agit alors de nommer un doge qui réunît les talens militaires d'un général à la sagesse d'un magistrat. Les sénateurs s'assemblèrent donc, mais on ne vit que des visages abattus, aux regards fixes, aux yeux mornes et à demi-fermés. Où trouver un homme qui prît le gouvernail d'une main ferme? Le vieux sénateur Marino Bodoeri prit enfin la parole.

« L'homme que vous cherchez, dit-il, vous ne le trouverez pas parmi nous;

mais tournez vos regards vers Avignon, sur Marino Falieri que nous y avons envoyé pour féliciter le pape Innocent sur son exaltation à la chaire de saint Pierre; lui seul peut nous arracher à la ruine qui nous menace. Il faut le nommer doge. Vous m'objecterez que ce Marino Falieri est déjà âgé de quatre-vingts ans, que ses cheveux et sa barbe se sont argentés, que la couleur rubiconde de son nez et de ses joues atteste plutôt l'excellence du vin de Chypre qu'il a festoyé, que la vigueur de son intelligence; mais ne vous arrêtez pas à ces apparences. Souvenez-vous de la brillante valeur que ce Marino Falieri a déployée, comme provéditeur de la flotte sur la Mer-Noire, rappelez-vous l'éminence de ses services qui lui ont valu, des procurateurs de Saint-Marc, le don de la riche comté de Valdemarino? »

Bodoeri peignit si vivement le mérite de Falieri, que toutes les voix se réunirent sur ce choix. Plus d'un sénateur parla, il est vrai, de la colère bouillante de Marino Falieri, de son esprit dominateur, de son opiniâtreté; mais on leur répondit que tous ces défauts étaient ceux de la jeunesse, et que dès long-temps ils étaient effacés dans un vieillard octogénaire. D'ailleurs les acclamations du peuple étouffèrent toutes les paroles du blâme : ne sait-on pas que dans les crises violentes, un choix bizarre est toujours regardé par la multitude comme une inspiration du ciel?

Le défunt petit comte, avec toute sa bonté et toute sa douceur, fut bientôt oublié, et chacun se disait : Par saint Marc, ce Marino aurait dû depuis long-temps être notre doge; l'orgueilleux Doria ne serait pas au-

jourd'hui dans nos lagunes. Des soldats mutilés étendaient leurs moignons en s'écriant : C'est Faliéri qui a battu Morb-Hassan, dont le pavillon dominait la mer Noire! Et partout où le peuple s'assemblait, on se racontait les vieilles actions d'éclat de Faliéri, et on poussait de grands cris de joie, comme si déjà Doria eût été vaincu. Il arriva en outre, Dieu seul sait comment, que Nicolo Pisani qui avait fait voile pour la Sardaigne, revint sans rencontrer la flotte de Doria, et que son retour fit éloigner les vaisseaux de Gênes dont on attribuait le départ à l'influence du terrible nom de Faliéri. Ce fut alors parmi le peuple une jubilation fanatique; on résolut de recevoir le nouveau doge avec des honneurs inouis. La seigneurie avait envoyé à Vérone, douze nobles avec une suite nombreuse; ils étaient chargés de

l'attendre et de lui annoncer son élection. Quinze barques de l'état, richement ornées, sous le commandement de Taddeo Giustiniani, fils du podestat de Chioggia, allèrent prendre le doge à Chiozzo, et l'emmenèrent en triomphe à Saint-Clément où l'attendait le Bucentaure.

Au moment où Marino Faliéri allait monter sur le Bucentaure, c'était le soir du 3 octobre, à l'heure du coucher du soleil, un pauvre misérable était étendu sur le pavé de marbre, devant le péristile de la Dogana. Quelques haillons de grosse toile rayée dont la couleur n'était plus reconnaissable et qui semblaient avoir appartenu à un vêtement de marin, tels que les portaient le bas peuple et les rameurs, pendaient en lambeaux autour de son corps amaigri, et laissaient voir une peau si blanche et si délicate, que peu

de nobles en auraient pu montrer une semblable sous leurs chemises bordées de points de Venise. Sa maigreur ne montrait aussi que mieux la juste proportion de ses membres, et en contemplant ses cheveux d'un châtain clair, qui retombaient en désordre sur un front gracieux, ses yeux bleus que la misère avait creusés, son nez aquilin et sa bouche qui s'abaissait à chaque extrémité des lèvres, on pouvait facilement se convaincre, qu'un destin ennemi avait précipité d'un rang élevé ce jeune étranger dans les dernières classes de la populace.

Il était donc étendu au pied des colonnes de la Dogana; la tête appuyée sur son bras droit, il jetait sur la mer des regards ternes et sans expression. A voir son immobilité, on eût dit un cadavre apporté par la vague, s'il n'eût exhalé de temps en

temps un profond gémissement. Il lui était sans doute arraché par la douleur que lui causait son bras gauche enveloppé de lambeaux sanglans, et qui pendait sur le pavé.

Tous les travaux avaient cessé, le bruit des ouvriers et des marchands ne se faisait pas entendre, tout Venise voguait au devant de Faliéri, dans des milliers de barques et de gondoles, et le malheureux étranger restait abandonné sans secours. Mais au moment où sa tête affaiblie retombait sur le marbre, et où ses paupières allaient se clore, une voix cassée lui cria plusieurs fois : Antonio! mon cher Antonio! L'étranger releva péniblement la moitié de son corps, et soulevant sa tête vers les colonnes de la Dogana, derrière lesquelles la voix semblait partir, il répondit avec effort : — Qui donc m'appelle? quelle âme charitable vient

jeter mon cadavre à la mer, car je vais mourir?

Une petite vieille s'approcha lentement du jeune homme blessé et le regarda quelque temps :—Pauvre enfant, dit-elle, tu veux mourir ici, lorsqu'un jour d'or se lève pour toi! Vois là-bas à l'horizon ces longues bandes de feu, elles t'annoncent des monceaux de sequins; mais il faut manger, mon cher Antonio, manger et boire, car c'est la faim qui t'a jeté sur ce pavé! ton bras est guéri, il est déjà guéri.

—Laisse-moi mourir en paix, dit l'étranger qui reconnut une mendiante avec laquelle il avait quelquefois partagé sa dernière pièce de monnaie, laisse-moi; oui, c'est la faim plutôt que ma blessure qui m'a fait perdre mes forces; depuis trois jours, je n'ai pas gagné un quattrino. Je voulais gagner le cloître là-bas et tâcher d'obtenir

quelques cuillerées de soupe, mais tous mes camarades sont partis. Il ne s'en est pas trouvé un seul qui m'ait pris par pitié dans sa barque; je suis tombé ici, et sans doute que je ne me relèverai jamais.

— Eh! eh! dit la vieille, pourquoi se désespérer tout de suite? tu as soif, tu as faim? j'ai le remède à cela. Voici de beaux poissons séchés que j'ai achetés aujourd'hui sur le Zecca, voici de la limonade et un joli pain blanc. Bois et mange, mon fils, nous verrons ensuite ton bras.

En effet, la vieille mendiante avait tiré toutes ces choses du sac qui pendait sur son dos, comme une capuce, elle les lui présenta. A peine Antonio eut-il mouillé de la fraîche boisson ses lèvres brûlantes, que la faim se réveilla en lui avec une force nouvelle. Il dévora les provisions qu'on lui of-

frait. Pendant ce temps, la vieille avait découvert le bras blessé ; elle trouva la blessure grave, mais en bon état de guérison; et elle la couvrit d'un onguent qu'elle amollit en le réchauffant de son haleine. — Mais qui donc t'a si rudement frappé, mon pauvre garçon? dit-elle. Antonio entièrement remis, et en qui le feu de la vie s'était ranimé, était déjà debout, le poing fermé et les yeux étincelans.

—Ah! s'écria-t-il, ce coquin de Nicolo voulait me tuer parce qu'on m'avait jeté un misérable quattrino dont il avait envie. Tu sais, vieille, que je gagnais rudement ma vie en portant les ballots des barques et des navires dans le magasin allemand, dans le Fontego.....

— Dans le Fontego, dans le Fontego! répéta la vieille.

— Tais-toi, si tu veux que je parle,

reprit Antonio; et il continua : J'avais assez gagné pour m'acheter un habit neuf et entrer parmi les gondoliers. Comme j'étais toujours de bonne humeur, et que je ne manquais pas de jolies chansons, je gagnais un peu plus que mes camarades. Cela les rendit jaloux, et ils me poursuivirent sans cesse en m'appelant hérétique et chien d'allemand. Enfin, il y a quatre jours, comme j'aidais auprès de Saint-Sébastien, à tirer une barque sur la grève, ils m'attaquèrent à coups de pierres et de bâtons. Je défendis vigoureusement ma peau, mais ce rusé de Nicolo vint par derrière, me frappa de sa rame, qui toucha ma tête et me blessa si fort au bras que j'en tombai comme mort. Heureusement que tu es venue me secourir et me donner à manger. Vois comme je me sers bien de mon bras ;

je vais ramer aussi vigoureusement que jamais.

Antonio imita avec prestesse les gestes d'un rameur, et reprit sa veste en lambeaux qui était restée à terre; puis il s'éloigna, sans écouter la vieille qui lui criait: — Rame bien, mon fils, rame encore une fois, ce sera la dernière!

Antonio ne fit nulle attention aux paroles de la vieille, car le plus magnifique des spectacles s'était déroulé devant lui. Le Bucentaure doré, avec le lion adriatique sur ses pavillons flottans, s'avançait à bruyans coups de rames, comme un cygne majestueux. Entouré par des milliers de barques et de gondoles, il semblait lever fièrement sa tête royale sur cette multitude d'embarcations qui sillonnaient humblement les flots autour de lui. Le soleil du soir jetait des rayons éclatans sur la mer

et au-delà de Venise, qui semblait plongée dans les flammes. Tandis qu'Antonio, oubliant ses chagrins, contemplait avec ravissement cette scène brillante, un sourd murmure, qui s'élevait dans les airs, ne tarda pas à retentir au loin en prenant un accent plus terrible. La tempête arriva sur un rideau de nuages sombres, et les vagues s'élevèrent avec fureur. En un clin-d'œil, les barques et les gondoles se trouvèrent dispersées. Le Bucentaure, que sa construction rendait incapable de résister à l'ouragan, se balança au gré de la violence des flots, et un cri de terreur retentit jusqu'au rivage.

Antonio aperçut en ce moment un petit canot amarré à la rive. Il s'y élança aussitôt, le détacha, et, saisissant la rame, il se dirigea hardiment vers le Bucentaure.

—Sauvez, sauvez le doge! lui criait-on de toutes parts, car, durant un orage, une légère embarcation est plus sûre dans ces canaux que les navires d'une grande dimension; aussi se présenta-t-il un grand nombre de barques qui accoururent de toutes parts pour sauver les jours de Marino Faliéri. C'était à Antonio que le ciel avait réservé cette faveur, et sa barque fut la seule qui parvint à s'approcher du Bucentaure. Le vieux Marino Faliéri, accoutumé à de pareils dangers, s'élança sans hésister du haut de sa magnifique galère dans le petit canot du pauvre Antonio, qui le porta en peu de minutes à la place de Saint-Marc. La cérémonie s'acheva dans l'église où le doge se rendit, les vêtemens et la barbe encore inondés par l'eau salée. Le peuple, ainsi que la seigneurie, frappés de terreur par les funestes événe-

mens, au nombre desquels on compta comme d'un sinistre présage la méprise qui fit passer le doge entre les deux colonnes où l'on exécutait les criminels, le peuple garda un morne silence, et ce jour, commencé avec allégresse, se termina dans une tristesse profonde.

Personne ne semblait songer au sauveur du doge, et Antonio n'y songeait pas lui-même, tant il était accablé de fatigue et de douleur; il ne fut que plus étonné lorsqu'un des gardes du duc vint le trouver sur les degrés où il s'était étendu, et l'introduisit à travers tout le palais dans la chambre du doge. Le vieux Faliéri s'avança au devant de lui avec bienveillance et lui montra deux sacs d'argent qui se trouvaient sur une table, il lui dit : Mon fils, prends ces trois mille sequins, s'ils ne te suffisent pas je t'en donnerai davantage; mais

accorde-moi la grâce de ne jamais reparaître à mes yeux.

A ces mots, des éclairs jaillirent des yeux du vieillard et son visage se colora d'une rougeur nouvelle. Antonio, fort étonné, ne laissa pas, avant que de s'éloigner, de prendre les deux sacs qu'il croyait avoir bien légitimement gagnés.

CHAPITRE II.

Le lendemain, dès le matin, tandis que le vieux Faliéri, dans tout l'éclat de sa grandeur nouvelle, contemplait du haut du balcon de son palais le peuple qui s'exerçait tumultueusement au maniement des armes, Bodoeri, son

ami d'enfance, entra dans la chambre du doge, plongé dans ses rêveries. — Ah ! Falièri, s'écria le vieux compagnon d'armes du duc de Venise, quelles sont donc les pensées qui germent dans ton cerveau, depuis que le bonnet recourbé le couvre? Falièri se réveillant comme d'un rêve, s'avança d'un air amical au-devant de son ami. Il se souvint que c'était à Bodoeri qu'il devait la dignité de doge, et ces paroles résonnèrent à ses oreilles comme un reproche. Il s'efforça de surmonter son orgueil en lui adressant quelques paroles de remercîment, et il se mit aussitôt à parler des mesures de défense qu'il était forcé de prendre et qui absorbaient toutes ses pensées.

—Quant aux choses que l'état attend de toi, dit Bodoeri en souriant, il nous sera loisible dans quelques heures d'en parler longuement, au milieu du con-

seil qui va s'assembler. Je ne me suis pas rendu de grand matin auprès de toi pour chercher les moyens de battre l'audacieux Doria, ou de rappeler à la raison Louis de Hongrie qui jette de nouveau un œil de convoitise sur nos ports de la Dalmatie. Non, Marino, je n'ai pensé qu'à toi-même, et ce que tu n'aurais pas deviné sans doute, je suis venu pour te parler de ton mariage.

— Comment, dit le doge, en lui tournant le dos et en jetant un regard impatient sur la mer, comment as-tu pu songer à pareilles choses? Le jour de l'Ascension est encore éloigné. Alors, je l'espère, les ennemis de Venise seront vaincus, le lion adriatique triomphera de nouveau sur la mer qui l'a vu naître, et ma chaste fiancée trouvera en moi un époux digne d'elle.

— Ah! s'écria Bodoeri avec impatience, tu me parles de la cérémonie

de l'Ascension, où le doge se marie avec la mer Adriatique, en jetant, du haut du Bucentaure, un anneau dans ses vagues; toi, vieux marin, tu ne connais pas d'autre fiancée que cet humide élément dont hier encore tu as éprouvé l'inconstance! Non, Marino, je songeais à un hymen plus doux, je pensais que tu serais marié avec une fille de la terre, et la plus belle qui se puisse trouver.

— Tu rêves, répondit Faliéri, sans se détourner de la fenêtre, tu rêves, Bodoeri. Moi, me marier! le vieillard de quatre-vingts ans, chargé de travaux et de fatigues, est à peine capable d'aimer!

— Arrête, Faliéri, ne te calomnie pas toi-même, tu es chargé d'années, sans doute, mais n'as-tu pas dans ta vieillesse toute la vigueur d'un jeune homme; portes-tu une épée moins

lourde que celle de nos adolescens, ou gravis-tu les marches du palais ducal d'un pas moins léger que le plus jeune de tes pages?

— Non, par le ciel! s'écria Faliéri en quittant brusquement la fenêtre. Non, par le ciel! je ne ressens aucune des atteintes de la vieillesse.

— Eh bien donc, bois encore à longs-traits toutes les jouissances que t'offre la terre. Elève celle que je t'ai choisie, au rang de dogaresse, et les femmes seront forcées de la reconnaître pour la première en vertu et en beauté, comme les hommes te reconnaissent pour le plus vaillant et le plus sage. Alors Bodoeri lui fit le portrait de la beauté qu'il lui destinait, et le colora de touches si vives, que le vieux Faliéri l'interrompit plein d'impatience, pour lui demander où se trouvait ce modèle de perfection.

— Cette femme, dit Bodoeri, c'est ma nièce chérie.

— Quoi! s'écria Faliéri, ta nièce qui se maria avec Bertuccio Nénolo de Trévise?

—Tu penses à ma nièce Francisca? ce n'est pas elle, c'est sa fille. Tu sais que Nénolo périt dans un combat naval. Francisca s'ensevelit alors dans un couvent de Rome, et me laissa sa fille Annunziata que je fis élever dans la retraite à Trévise.

— Y songes-tu? dit Falieri avec humeur. Tu veux que j'épouse la fille de ta nièce? combien d'années se sont-elles écoulées depuis le mariage de Nénolo? Annunziata doit compter à peine seize ans. Lorsque j'étais podestat à Trévise, Nénolo ne songeait pas encore à se marier, et il y a de cela.....

—Vingt-cinq ans, dit Bodoeri en riant,

Annunziata est une fille de dix-neuf ans, belle comme l'aurore, simple, modeste et d'une innocence extrême, car elle n'a jamais parlé à un homme; elle t'aimera comme son père, et elle te donnera son cœur sans partage.

— Je veux la voir! dit le doge, dont les yeux s'animèrent d'un feu nouveau. Je veux la voir!

Son désir fut accompli le même jour; car à l'issue du conseil, l'habile Bodoeri conduisit secrètement sa nièce Annunziata dans les appartemens du doge. Le vieux Faliéri resta comme éperdu, à la vue des charmes de la jeune Vénitienne, et il eut à peine la force d'exprimer ses désirs. Annunziata s'agenouilla avec pudeur devant le vieillard couronné, et lui dit à voix basse, en baisant sa main avec respect :

— Oh ! monseigneur, puisque vous daignez m'admettre à vos côtés, sur

votre siège royal, je serai toute ma vie votre fidèle servante, et mon bonheur sera de contribuer au vôtre.

Le vieux Faliéri était hors de lui de bonheur et de joie, et il se sentit tellement ému lorsqu'Annunziata saisit sa main pour l'embrasser, qu'il en tomba presque sans force sur son fauteuil. Bodoeri ne perdit pas un moment. L'union du doge avec Annunziata fut résolue; mais comme le vieux Faliéri craignait les sarcasmes des nobles Vénitiens, on convint que le mariage aurait lieu dans le plus grand mystère, et que quelques jours après la dogaresse serait présentée publiquement à la seigneurie, comme si elle se fût mariée à Trévise, où Faliéri avait séjourné en se rendant en ambassade à Avignon.

CHAPITRE III.

Jetons maintenant nos regards sur un jeune homme d'une mine fière et gracieuse, vêtu avec goût, qui se promène sur le Rialto, une bourse pleine de sequins dans sa main, et qui s'entretient tour à tour avec des Juifs, des

Turcs, des Grecs et des Arméniens; il détourne son front soucieux, revient rapidement sur ses pas, s'arrête tout à coup, revient encore, et se jette enfin dans une gondole qui le conduit à la place St.-Marc, où il se met à errer les yeux baissés, sans remarquer, sans soupçonner plus d'un doux murmure qui s'échappe, à son passage, entre les somptueuses draperies de plus d'un balcon des palais voisins. Qui reconnaîtrait, dans ce jeune homme, cet Antonio qui, peu de jours auparavant, était couché, couvert de haillons, sur les degrés de marbre de la dogana!

— Bonjour, mon fils, bonjour! lui cria la vieille mendiante qui était assise devant l'église de St.-Marc. — Antonio, qui ne l'avait pas aperçue, s'arrêta et prit dans sa bourse une poignée de sequins qu'il se disposa à lui jeter. — Laisse-là ton or, lui cria la mendiante;

ne suis-je pas assez riche? Mais si tu me veux quelque bien, fais-moi faire une capuce neuve, car celle que je porte n'est plus en état de résister au vent et à la pluie! Mais surtout, mon fils, garde-toi d'aller au Fontego, — au Fontego!

Antonio regarda attentivement ce visage jaune, sillonné de rides, et lui cria avec humeur : — Tu peux m'épargner toutes ces folies, vieille sorcière! Mais au moment où il prononça ces mots, la mendiante tomba sans mouvement du haut des marches sur lesquelles elle était assise. Antonio courut à elle, la reçut dans ses bras et la releva avec précaution.

— Ah! mon fils, dit-elle d'une voix plaintive, quel horrible mot tu as prononcé? ah! tue-moi plutôt que de le répéter, tu ne sais pas combien tu as

déchiré le cœur de celle qui t'aime comme son enfant!

A ces mots, la vieille mendiante s'enveloppa la tête de l'étoffe de laine brune qui pendait sur ses épaules, et se mit à soupirer et à gémir comme si elle eût été atteinte de mille douleurs. Antonio se sentit involontairement ému, il prit le bras de la vieille et la conduisit sous le portail de l'église où il la fit asseoir sur un banc de marbre. — C'est à toi, dit-il, que je dois mon bonheur, car sans toi, je serais encore dans la misère, je n'aurais pas sauvé le vieux doge et je n'aurais pas reçu cette belle bourse de sequins. Parle, que puis-je donc faire à mon tour, pour ton bonheur?

La vieille mendiante le regarda avec tendresse. — Mon enfant, dit-elle, ne te souvient-il plus du temps où tu te trouvais tout le jour sur cette



place, attendant une aubaine, et travaillant pour gagner un misérable salaire ?

Antonio soupira profondément, il prit place auprès de la vieille et lui dit: Ah ! ma mère, je sais trop bien que je suis né de parens qui vivaient dans l'aisance, mais j'ignore entièrement qui ils étaient et comment je les ai quittés. Je me souviens d'un homme de belle taille qui me prenait souvent dans ses bras et qui me comblait de caresses, ainsi que d'une charmante femme qui me plaçait chaque jour dans une couche bien douce et bien molle. Tous deux me parlaient dans un langage étranger dont j'avais retenu quelques paroles. Lorsque j'étais rameur, mes camarades me disaient toujours qu'à mes yeux, qu'à mes cheveux et à ma tournure, il était facile de s'apercevoir que j'étais d'origine allemande. Je le

crois aussi. Le souvenir le plus vif qui me soit resté de ce temps passé, c'est celui d'une nuit de terreur dans laquelle je fus réveillé d'un sommeil profond. On allait et on venait dans la maison, on ouvrait, on fermait des portes; je fus saisi d'inquiétude et je me mis à pleurer. La femme qui avait soin de moi, accourut aussitôt, m'arracha du lit, me ferma la bouche avec sa main, m'enveloppa dans un drap et s'échappa avec moi. Dès ce moment, il existe une lacune dans mes souvenirs. Je me retrouve dans une somptueuse maison, située au milieu d'une contrée agréable. Je vois l'image d'un homme que j'appelais mon père, et dont le portrait était noble et fier. Il parlait italien, ainsi que tous les gens de la maison. Il y avait plusieurs semaines que je n'avais vu mon père, lorsqu'un grand nombre d'hommes de

mauvaise mine entra dans la maison, et y mit tout en désordre. Ils m'aperçurent et me demandèrent ce que je faisais dans cette demeure.—Je suis Antonio le fils de la maison, leur répondis-je. Ils se mirent à rire aux éclats, me dépouillèrent de mes beaux vêtemens, et me chassèrent en me menaçant de me battre, si je reparaissais dans ce lieu. Je m'enfuis en gémissant. A cent pas de là, je rencontrai un vieil homme que je reconnus pour un des serviteurs de mon père adoptif.—Viens, Antonio, pauvre garçon, dit-il en me prenant la main. La maison nous est fermée pour toujours, il faut que nous tâchions tous deux de trouver notre pain. A ces mots le vieillard m'emmena. Il n'était pas aussi pauvre que semblaient le témoigner ses haillons. A peine fûmes-nous arrivés à Venise que je le vis tirer des sequins

de son misérable pourpoint, pour faire le métier de brocanteur sur le Rialto. Il fallait toujours que je l'accompagnasse, et il ne faisait jamais un marché sans demander une bagatelle pour son figliolo. Je me trouvais fort bien avec cet homme, qu'on nommait le père Blaunas; mais cela ne dura pas long-temps. Tu te souviens sans doute, ma mère, du terrible tremblement de terre qui ébranla les tours et les palais de Venise, et qui fit sonner les cloches de Saint-Marc comme si elles eussent été ébranlées par des mains de géant; sept ans se sont à peine écoulés depuis cette catastrophe. Je m'échappai heureusement avec le vieillard de la maison que nous habitions et qui s'écroula derrière nous. Toutes les affaires avaient cessé, le silence le plus profond régnait sur le Rialto, et pour combler nos maux, un souffle

contagieux vint menacer la ville! On apprit que la peste avait été apportée du Levant en Sicile, et qu'elle exerçait ses ravages dans la Toscane. Cependant Venise n'en était pas encore atteinte. Un jour le vieux Blaunas commerçait sur le Rialto avec un Arménien; ils étaient d'accord sur leur marché et se serraient cordialement les mains. Mon protecteur avait cédé à bas prix quelques marchandises à l'Arménien et il demandait, comme de coutume, une bagatelle *per il figliolo*. L'Arménien, homme d'une haute stature, avec une barbe épaisse, je crois encore le voir, me regarda d'un air amical, m'embrassa et me mit dans la main une couple de sequins que je m'empressai de glisser dans ma poche. Nous regagnâmes, en gondole, la place Saint-Marc. En chemin, mon protecteur me demanda les deux ducats, et moi je

prétendis que je devais les garder, puisqu'il avait plu à l'Arménien de m'en faire présent. Le vieillard prit de l'humeur; mais, tandis qu'il me grondait, je remarquai que son visage se couvrait d'une teinte jaune et terreuse, et que ses discours devenaient de plus en plus incohérens. Arrivé sur la place, il s'agita comme un homme ivre, et bientôt il tomba mort devant le palais ducal. Je me jetai sur son corps en poussant de grands cris. Aussitôt le peuple accourut, et on entendit murmurer de toutes parts le terrible nom de peste. A ce mot, la foule se dispersa et chacun se hâta de prendre la fuite. Pour moi, je me sentis frappé d'un étourdissement subit et ma vue devint faible et confuse. En revenant à moi, je me trouvai dans une vaste salle, étendu sur un mince matelas, enveloppé d'un drap de laine; autour de

moi trente ou quarante figures pâles et étiques étaient étendues sur des couches semblables. J'appris plus tard que des moines compatissans, qui sortaient de San-Marco, m'avaient recueilli dans leur gondole et m'avaient transporté au Giudecca, dans le cloître de San-Giorgo Maggiore où les bénédictins avaient établi un hôpital. La force de la maladie m'avait ravi la mémoire de tout ce qui s'était passé. Les moines ne purent me dire autre chose, sinon qu'on m'avait trouvé près du père Blaunas qui venait d'expirer. Peu à peu je recueillis mes pensées et je me rappelai ma vie antérieure; mais ce que j'ai raconté, ma mère, c'est-là tout ce que j'en sais : je suis seul dans le monde, et quel que soit mon sort, je ne puis espérer d'y trouver le bonheur !

— Tonino, mon cher Tonino, dit la vieille ; contente - toi de ce que le

destin veut bien t'accorder présentement.

— Hélas! dit Antonio, il est encore quelque chose qui tourmente ma vie, qui me poursuit sans relâche, et qui me perdra tôt ou tard. Un désir inexprimable, un besoin dévorant pour une chose que je ne puis nommer, que je ne puis définir, s'est emparé de mon être depuis que j'ai quitté cet hôpital. Quand, au milieu de ma carrière, je revenais après les fatigues du jour, me reposer sur le lit le plus dur, le sommeil m'y attendait toujours, et les songes venaient rafraîchir mes paupières, par les douces images de bonheur qu'ils m'accordaient jusqu'à mon réveil. Maintenant je suis étendu sur de moelleux coussins, et nul travail ne consume plus mes forces; mais je sens que mon existence me pèse, et je ne trouve

plus ce sommeil qui charmait autrefois tous mes maux.

En vain je cherche à savoir pourquoi la vie me paraissait si belle autrefois, et pourquoi elle me paraît aujourd'hui aussi sombre. Le désespoir me gagne en songeant que j'ignore même le bonheur auquel j'aspire avec tant d'ardeur !

— Tonino, mon cher Tonino, dit la vieille qui semblait vivement compâtir aux peines d'Antonio, tu te désespères, parce que tu as connu des momens heureux dont le souvenir même s'est effacé en toi? Pauvre enfant! Viens, conduis-moi à la mer.

Antonio prit la vieille presqu'involontairement, et la conduit à travers la place Saint-Marc. Tandis qu'ils marchaient, la vieille mendiante lui dit à voix basse : — Antonio, vois-tu cette tache de sang, sur le pavé? Oui, du

sang ! De ce sang naîtront de belles roses rouges pour te former une couronne ! pour toi et pour ta bien-aimée ! O Seigneur du ciel, quel nuage de lumière que celui qui s'avance vers toi en souriant; Tonino, ses bras blancs comme la neige s'ouvrent pour te recevoir. Antonio! enfant fortuné; conduis-toi avec courage, et tu pourras cueillir des myrtes au crépuscule, des myrtes pour la jeune veuve qui sera ta fiancée. Mais ils ne fleurissent qu'à minuit; entends-tu bien les murmures des vents du soir, les gémissemens de la mer qui s'agite ? Prends ta rame, hardi gondolier, prends ta rame!

Antonio se sentit frappé d'effroi en entendant ces singuliers discours. Ils étaient arrivés auprès de la colonne qui porte le lion adriatique. Antonio s'arrêta et dit à la vieille mendiante, d'un ton rude et mécontent : Arrête-toi, vieille sorcière, et tiens-moi des

discours moins obscurs. Tu m'as prédit le bonheur qui devait m'advenir en sauvant le doge, il est vrai; mais aujourd'hui, que me parles-tu de jeunes veuves, de myrtes, de roses et de fiancées? Veux-tu me tromper ou m'exciter à faire quelque folie. Tu auras une capuce neuve, le pain, les sequins, tout ce qu'il te plaira, mais laisse-moi m'éloigner en paix.

A ces mots, Antonio voulut la quitter, mais la mendiante le retint par son manteau : — Tonino, dit-elle, ne me regarde pas ainsi, ou je cours à l'extrémité de la place me précipiter dans la mer! Reste près de moi, mon fils, mon cœur est oppressé; il faut que je l'épanche dans le tien. Mets-toi là, mon fils, et écoute-moi quelques instans.

Antonio s'assit avec humeur au pied de la colonne, et se mit à examiner son livre de compte dont les feuilles

blanches témoignaient du zèle avec lequel il suivait le commerce qu'il avait entrepris de faire sur le Rialto. — Tonino, dit la vieille, n'as-tu donc jamais pensé que tu pouvais m'avoir vue jadis ?

— Je t'ai déjà dit, répondit Antonio, sans lever les yeux, que je me suis senti entraîné vers toi; mais n'attribue pas ce penchant à ta vieille figure; car, quand je vois tes yeux noirs étincelans, ton nez pointu, tes lèvres pâles, et tes cheveux gris épars, je frissonne et je songe que tu emploies peut-être quelques moyens ténébreux pour m'attirer.

— O Seigneur du ciel! s'écria la mendiante au désespoir. Quel démon t'a inspiré de semblables pensées. Accuser de sortilége celle qui a sauvé ton enfance des dangers qui la menaçaient; car, cette femme dont le sou-

venir est resté dans ton âme, Tonino, cette femme n'était autre que moi.

— Crois-tu donc m'abuser, vieille insensée? les souvenirs de mon enfance sont encore vivans dans ma mémoire; cette femme charmante, je crois encore la voir devant mes yeux, avec son visage frais et coloré, ses yeux doux et étincelans, ses cheveux bruns et sa main blanche et potelée. Elle avait à peine trente ans; et toi, ne comptes-tu pas déjà près d'un siècle?

— O Dieu du ciel! s'écria la vieille, mon Tonino a oublié sa fidèle Marguerite!

— Marguerite? murmura Antonio, Marguerite? ce nom résonne à mon oreille, comme un air long-temps oublié. Mais non, il n'est pas possible!

— Il n'est que trop possible, Tonino! Cet homme qui te comblait de caresses, c'était ton père, et la langue que nous

parlions ensemble, était la langue allemande. Ton père avait été un riche marchand d'Augsbourg. Sa jeune et jolie femme mourut en te donnant le jour. Il se retira alors à Venise, pour fuir le lieu où il avait perdu celle qu'il chérissait, et il m'emmena avec lui. J'étais ta nourrice. Dans cette nuit fatale, où ton père succomba sous un destin funeste, je parvins à te sauver : un noble Vénitien t'accueillit. Mon père, ancien chirurgien, m'avait fait connaître les propriétés des plantes curatives; mais, à cette science, je joignais un don particulier, celui de lire dans l'avenir, comme dans un miroir éloigné et confus, et je prédis souvent involontairement les événemens futurs. Lorsque je me trouvai seule dans Venise, je songeai à me servir de mon art pour gagner ma vie. Je guérissais en peu de temps les maux les plus in-

vétérés; et bientôt, ma réputation se répandit dans toute la ville. La jalousie des charlatans qui vendent leurs pilules sur le Rialto et sur la Zecca, se réveilla. Ils m'accusèrent d'avoir fait un pacte avec Satan, et le peuple les écouta. Bientôt, je fus arrêtée, et traduite devant le tribunal ecclésiastique. Tonino, quelles affreuses tortures il me fallut endurer ! Je les soutins courageusement. Mes cheveux blanchirent, mon corps se contourna, mes mains et mes pieds devinrent semblables à ceux d'une momie. L'Estrapade, cette horrible invention de l'enfer, m'arracha enfin un aveu dont le souvenir me fait encore trembler aujourd'hui. Je fus condamnée à être brûlée vive, mais le grand tremblement de terre qui renversa les palais de Venise, m'ouvrit les portes de ma prison. Je sortis de ma retraite, à travers les dé-

combres, comme un spectre qui s'échappe de son tombeau. Ah! Tonino, tu me crois dans l'âge de la décrépitude; mais il n'en est rien. Ce corps amaigri, ce visage sillonné, ces cheveux argentés, ces pieds chancelans, ce n'est pas l'âge, c'est le martyre que j'ai enduré qui m'a réduite en peu de jours à cet état. Et ce frisson, ce rire involontaire qui fait dresser mes cheveux sur ma tête, c'est le résultat des dernières tortures que j'ai endurées, qui me cause encore sans cesse des convulsions.

— Femme, dit Antonio, il me semble que je dois ajouter foi à tes paroles. Mais, qui donc était mon père, quel était son nom, et quel sort éprouva-t-il dans cette nuit funeste ? Quel est celui qui me recueillit, et que m'arriva-t-il dans ma vie qui m'est resté inconnu ? Quand tu m'auras dévoilé tous

ces mystères, alors, je pourrai te croire.

— Tonino, dit la vieille en soupirant, je dois te taire toutes ces choses; mais bientôt, bientôt tu les connaîtras. Demeure loin du Fontégo, du Fontégo, tu m'entends!

— Maudite femme! s'écria Antonio. Tu parleras, ou.... A ces mots, il fit un signe menaçant. Mais la vieille mendiante retint son bras, en lui disant: — Arrête, malheureux enfant! Tu oublies que j'ai eu soin de ton enfance, que j'ai sauvé ta vie! Antonio se frappa le front avec violence, et s'éloigna rapidement.

CHAPITRE IV.

C'ÉTAIT un merveilleux spectacle que de voir le vieux doge Marino Falièri avec sa jeune et brillante épouse. Il était encore droit et robuste, mais avec une barbe grise, mille plis sur son visage bruni, les yeux rougis et le front

soucieux ; elle, la grâce même, ses traits exprimaient une douceur céleste; une aimable dignité était répandue sur son front ombragé par les nombreux anneaux d'une belle chevelure brune; sa tête s'inclinait doucement sur son sein, sa taille fine et légère, une admirable créature féminine, qui semblait descendue du ciel, sa patrie. On connaît ces figures d'anges que les anciens peintres savaient si bien représenter et saisir; telle était Annunziata. Pouvait-il advenir autrement que chacun de ceux qui la voyaient tombassent dans l'extase et dans le ravissement, et que tous les jeunes patriciens de la signoria fussent frappés au cœur par la belle dogaresse. Annunziata se vit bientôt entourée d'adorateurs dont elle recevait pudiquement et aimablement les discours flatteurs et entraînans. Son âme pure n'a-

vait compris les rapports qui l'unissaient à son noble époux, que dans le sens d'une vénération et d'une soumission parfaite; et elle se plaisait à se regarder comme la plus humble de ses servantes. Pour lui, il était tendre et bienveillant auprès d'elle; il la pressait sur son sein glacé, il la nommait sa chérie, il lui faisait présent de mille raretés; ses moindres désirs étaient des ordres pour lui; et Annunziata, touchée de tant de soins, ne pouvait avoir même la pensée de trahir ce vieillard, qui la comblait de tant de biens. Aussi toutes les adorations restaient sans fruit. Mais aucun patricien ne brûlait d'un amour aussi violent pour la belle dogaresse, que Michaële Sténo. Bien que fort jeune, il remplissait la place importante de membre du conseil des quarante; et sa beauté autant que son rang, lui donnait l'assurance d'une vic-

toire prochaine. Il ne redoutait point le vieux Faliéri, et, en effet, le vieux guerrier semblait, depuis son mariage, avoir perdu toute sa bouillante colère et son impétuosité. On le voyait sans cesse assis auprès de sa belle Annunziata, paré des plus riches vêtemens, artistement brodés et découpés ; de ses yeux surmontés de touffes grises, s'échappaient des larmes pleines de tendresse, et il la contemplait avec ardeur, demandant dans son ravissement si quelqu'autre que lui pouvait se vanter de posséder une semblable épouse. Au lieu du ton rauque et violent qu'il prenait jadis, ses lèvres s'agitaient à peine pour parler, et ses expressions étaient toujours des plus cordiales. Qui eût reconnu dans ce vieillard amolli et amoureux, ce Faliéri qui à Trévise, dans une folle fureur, frappa l'évêque au visage, le jour de la proces-

sion du Saint-Sacrement. Cette faiblesse qui ne faisait que s'accroître, enflamma davantage l'audace de Michaële Sténo. Annunziata semblait ne pas comprendre ce qu'attendaient les regards ardens de Michaële, sans cesse attachés sur elle; et le calme de la dogaresse mettait celui-ci au désespoir. Il songea aux moyens les plus téméraires, et parvint à lier une intrigue d'amour avec une des femmes d'Annunziata, qui le reçut secrètement pendant la nuit. Il crut ainsi s'être frayé un chemin jusqu'à la dogaresse; mais le ciel fit retomber le crime sur la tête de son auteur. Il arriva qu'une nuit le doge, qui venait de recevoir la fatale nouvelle de la bataille que Nicolo Pisani venait de perdre à Portolongo contre Doria, se promenât dans son insomnie sous les galeries du palais ducal. Tout-à-coup il aperçut une om-

bre qui semblait s'échapper de l'appartement d'Annunziata et se diriger vers les degrés. Il la suivit en toute hâte; c'était Michaële Sténo qui sortait de chez sa maîtresse. Une horrible pensée pénétra dans l'âme de Faliéri; et il s'élança le stylet à la main, sur Sténo, en prononçant le nom d'Annunziata. Mais Sténo, plus agile et plus vigoureux que le doge, lui échappa, en le renversant sur le carreau, et s'enfuit en répétant avec un éclat de rire : — Annunziata! Annunziata! Le vieillard se releva au désespoir, et se dirigea, le cœur déchiré, vers l'appartement de la dogaresse. Tout y reposait en silence. Il frappa, une camariste étrangère, et non pas celle qui avait l'habitude de veiller auprès d'Annunziata, ouvrit la porte.

— Qu'exige de moi mon noble époux à cette heure inaccoutumée? dit avec

une douceur angélique Annunziata qui avait déjà revêtu un léger vêtement.

Le vieillard la regarda long-temps; puis il leva ses deux mains vers le ciel et s'écria : Non, une telle perfidie n'est pas possible !

— Qu'est-il impossible, mon noble époux ? demanda Annunziata frappée du ton et des paroles du vieillard. Mais Faliéri sans lui répondre, se tourna vers sa suivante et lui dit : Pourquoi Luiga ne veille-t-elle pas ici comme d'ordinaire ?

— Luiga, répondit la suivante, a voulu changer avec moi cette nuit; elle repose dans la première chambre, tout proche des degrés.

— Près des degrés ! s'écria Faliéri avec joie, et il s'éloigne précipitamment pour se rendre à la chambre de Luiga. Celle-ci ouvrit après quelque hésitation, mais en voyant le visage

enflammé, les yeux étincelans du doge, elle tomba sur ses genoux nus, et avoua sa honte qu'une élégante paire de gants de cavalier oubliés sur un fauteuil, et une forte odeur d'ambre, trahissaient suffisamment. Le lendemain, le doge écrivit à Sténo qu'il eût à se garder d'approcher du palais ducal et de la personne de la dogaresse, sous peine de bannissement... Rien n'égala la fureur de Sténo, forcé de s'éloigner de la dogaresse; quelquefois, il l'apercevait sur son balcon, s'entretenant gaîment avec de jeunes patriciens; dans son aveugle rage, il imagina qu'elle n'avait repoussé ses hommages que parce que d'autres adorateurs avaient été plus heureux que lui, et il exprima hautement sa façon de penser à cet égard. Soit que le vieux Faliéri eût appris quelques-uns des propos de Sténo, soit que l'apparition nocturne qu'il avait vue,

lui semblât un avertissement du ciel, soit enfin que l'extrême différence d'âge le rendît soupçonneux et inquiet, il devint tout-à-coup sombre et défiant, tous les démons de la jalousie l'aiguillonnèrent à la fois, et il enferma Annunziata au fond de son palais, où elle resta cachée à tous les yeux. Bodoéri prit le parti de sa nièce, et fit de vifs reproches à Faliéri; mais toutes ses représentations furent vaines. Ce changement arriva peu avant le jour du Giovedi Grasso. C'était l'usage dans les fêtes populaires, qui avaient lieu en ce jour, que la dogaresse prît place auprès du doge, sous un dais placé devant la place qui avoisine le palais. Bodoéri représenta au doge qu'il choquerait toutes les traditions s'il s'obstinait à ensevelir ce jour-là Annunziata dans sa retraite. — Crois-tu, lui répondit le vieux Faliéri irrité, que je craigne de me

voir enlever mon trésor, et que je ne compte plus sur ma bonne épée pour le défendre? Mon ami, tu te trompes; demain, je paraîtrai solennellement avec Annunziata sur la place Saint-Marc, afin que le peuple contemple la dogaresse; et au jour du giovedi grasso, elle recevra solennellement le bouquet qu'un hardi navigateur lui apportera du haut des airs.

En parlant ainsi le doge songeait à une coutume des plus antiques. Le jour du giovedi grasso, un homme du peuple, placé dans une machine semblable à un petit navire, monte le long d'une corde qui plonge dans la mer et qui est attachée à l'extrémité du clocher de la tour de Saint-Marc, et de là descend avec la rapidité d'une flèche jusque sur la place où sont assis le doge et la dogaresse à qui il présente un bouquet de fleurs. Le lendemain,

le doge fit ce qu'il avait annoncé. Annunziata se revêtit de ses habits les plus magnifiques, et s'achemina vers la place Saint-Marc avec le doge, environné des patriciens de la seigneurie, de ses pages et de ses gardes. On se pressa, on se foula à en périr, pour voir la belle dogaresse, et ceux qui parvenaient à l'apercevoir, se répandaient en témoignages d'admiration et de plaisir. Mais la légèreté vénitienne fit qu'au milieu de ces folles expressions de ravissement, on entendit des vers satyriques et des brocards sur le vieux Faliéri et sa jeune épouse. Pour Faliéri, il marchait immobile et sans témoigner aucune inquiétude, bien qu'il vît de toutes parts des regards brûlans de désir dirigés sur sa belle dogaresse. Arrivés au portique du palais d'où les gardes chassaient avec peine la foule de peuple, on ne

trouva plus que quelques groupes de citoyens distingués auxquels on n'avait pu défendre l'entrée de la cour intérieure du Palais. Au moment où la dogaresse parut dans cette cour, un jeune homme qui s'était appuyé contre un pilier s'écria : O Dieu du ciel! et il tomba sans mouvement sur le pavé de marbre. On s'empressa autour de lui, et on l'environna de telle sorte, que la dogaresse ne put le voir; mais elle pâlit, chancela, et les soins qu'on lui prodigua la préservèrent à peine d'un évanouissement. Le vieux Faliéri se mit à maudire l'inconnu avec violence, et pressant dans ses bras son Annunziata, dont la tête se penchait languissamment, il l'entraîna dans ses appartemens.

CHAPITRE V.

Pendant ce temps, le peuple s'était rassemblé autour du jeune homme que l'on croyait mort, et il se passa une scène singulière. Au moment où on se disposait à l'emporter, une vieille femme couverte de haillons se fit jour

à travers la foule, et s'écria : Laissez-le, laissez-le; il n'est pas mort! Elle s'agenouilla alors auprès de lui, posa sa tête sur son sein, et lui frotta doucement le front, en le nommant des noms les plus doux. En contemplant l'affreuse figure ridée de la vieille, qui se penchait sur le charmant visage du jeune homme dont les traits étaient pâles et immobiles; en voyant les sales et hideux haillons de la mendiante, qui flottaient sur les riches habits du bel adolescent; ces mains osseuses et décharnées, qui se promenaient sur ce front blanc et uni, il semblait que ce fût dans les bras de la mort même que reposait cet enfant. Un effroi involontaire s'empara des assistans; un grand nombre d'entre eux s'éloigna en silence, et il n'en resta que quelques-uns qui le portèrent à une gondole que leur indiqua la vieille men-

diante. La barque s'éloigna rapidement et les conduisit tous deux vers une modeste demeure.

Lorsque Antonio se réveilla de son évanouissement, il aperçut auprès de son lit la vieille qui lui faisait respirer quelques gouttes d'une liqueur spiritueuse.

— Tu es donc auprès de moi, Marguerite ? lui dit-il. Ah ! tant mieux. Qui donc, si ce n'est toi, m'eût donné tant de soins. Oh ! pardonne-moi d'avoir douté un instant de la vérité de tes paroles. Oui, tu es bien Marguerite, qui m'a nourri, qui a eu soin de mon enfance. Ne t'ai-je pas dit qu'un charme obscur dominait tout mon être ? Mais un rayon de lumière a paru à mes yeux et m'a plongé dans un ravissement indicible. Maintenant, je sais tout. — Tout ! Bertuccio Nénolo ne fut-il pas mon père adoptif ? Ne m'é-

leva-t-il pas dans sa maison de plaisance auprès de Trévise ?

— Hélas ! oui, répondit la vieille, ce fut Bertuccio Nénolo, le grand homme de mer que les vagues engloutirent au moment où il se couvrait de gloire.

— Ne m'interromps pas, dit Antonio ; écoute patiemment. J'étais heureux auprès de Bertuccio, je portais de beaux vêtemens ; la table était toujours préparée pour moi lorsque j'avais faim, et quand j'avais fait mes trois prières, je pouvais gaîment folâtrer dans le bois et dans la prairie. Tout près de la maison, se trouvait un bois de pins frais et sombre, rempli de parfums et de mélodies. Un soir que j'étais las de bondir et de sauter, j'allai m'asseoir sous un grand arbre au moment où le soleil se couchait ; et je me mis à contempler le ciel bleu.

Peut-être fut-ce l'effet de la vapeur des herbes aromatiques sur lesquelles j'étais étendu, mais je fermai les yeux sans le vouloir, et je tombai dans un affaissement semblable au sommeil d'où un léger bruit vint tout-à-coup me tirer. Je me relevai; un ange, un enfant céleste était auprès, me regardait en souriant, et me dit d'une voix douce: «Eh! quoi, tu dormais paisiblement, et la mort, la méchante mort était auprès de toi!» Tout près de moi en effet, était étendue une vipère dont la tête était fracassée; l'enfant avait tué le reptile en le frappant d'une branche de noyer, au moment où il se disposait à dérouler ses anneaux et à s'élancer sur moi. Je savais qu'autrefois les anges descendaient du haut du ciel pour sauver les hommes d'un danger pressant. Je tombai à genoux, et élevant vers lui mes mains jointes: — Ah! m'é-

criai-je, tu es un ange de la lumière, que le Seigneur m'a envoyé pour me sauver de la mort. Mais la céleste créature étendit vers moi ses bras, et me dit en rougissant : « Je ne suis pas un ange, je ne suis qu'une petite fille, qu'un enfant comme toi ! » Je me levai plein de ravissement, nous enlaçâmes nos bras, nos lèvres se rencontrèrent, et nous nous serrâmes étroitement en pleurant de joie et dans un doux silence. Tout-à-coup une voix claire s'écria dans le bois : Annunziata, Annunziata ! « Il faut que je parte, ma mère m'appelle, » murmura la jeune fille, et une douleur poignante s'empara de mon âme. —Ah ! je t'aime tant, lui dis-je en versant des larmes qui tombèrent sur ses joues brûlantes. — Je te chéris aussi, cher enfant ! » s'écria la jeune fille en déposant un dernier baiser sur mes lèvres. Annunziata ! cria-t-on de nou-

veau, et elle disparut dans les arbres. Vois, Marguerite, ce fut l'instant où l'amour jeta dans mon cœur la première étincelle d'un feu qui le consume encore! Peu de jours après, je fus chassé de la maison. Le père Blaunas à qui je parlais toujours de cet enfant céleste qui m'était apparu et dont je croyais toujours entendre la douce voix dans le frémissement des arbres, dans le murmure des sources, dans le murmure mystérieux de la mer quand elle est calme; le père Blaunas me dit que cette jeune enfant ne pouvait être que la fille de Nénolo qui était venu le voir avec sa mère Francesca, et qui était repartie le lendemain. O ma mère! ô Marguerite! que le ciel vienne à mon aide! cette Annunziata, c'est la dogaresse!

A ces mots, Antonio s'enveloppa la tête en pleurant et se mit à gémir en

serrant de ses dents les coussins de sa couche.

— Mon cher Tonino ! dit la vieille, remets-toi, résiste avec courage à cette douleur insensée. Doit-on désespérer ainsi dans les peines d'amour, et pour qui donc s'épanouissent les fleurs d'or de l'espérance, si ce n'est pour les amans ! Le soir, on ignore ce qu'apportera le matin, et ce qu'on pense en rêve arrive souvent dans la réalité. Vois, Antonio, tu ne m'écoutes pas ; mais moi, je te prédis que l'amour te recevra sur la mer dans sa riante gondole. Patience, mon fils Tonino, patience !

CHAPITRE VI.

Le Giovedo-Grasso était arrivé. Des fêtes plus éclatantes que jamais devaient le célébrer. Un immense échafaud fut élevé sur la petite place de San-Marco, pour un feu d'artifice d'un effet tout singulier, qu'un Grec avait inventé. Le soir le

vieux Falieri vient se placer sur la galerie avec sa jeune femme dans tout l'éclat de sa beauté. Mais au moment de s'asseoir sur le trône qui lui avait été préparé, il aperçut Michael Sténo qui avait pris également place dans la galerie, et si près de la dogaresse, qu'il devait nécessairement être remarqué par elle. Brûlant de colère et animé de jalousie, Faliéri lui cria d'une voix haute de s'éloigner; Sténo répondit par un geste menaçant, mais les gardes s'approchèrent aussitôt et le forcèrent de quitter la galerie.

Cependant Antonio, que la vue d'Annunziata avait mis hors de lui-même, se fit jour à travers la foule, et se rendit, le cœur déchiré, sur le rivage de la mer où régnait une nuit sombre. Il songeait s'il ne vaudrait pas mieux pour lui de se jeter dans les flots glacés et d'y éteindre l'ardeur qui le

dévorait, plutôt que de se laisser consumer par une douleur sans fin. Déjà il se trouvait involontairement sur la dernière marche du quai, et il se disposait à exécuter son projet fatal, lorsqu'une voix qui partait d'une petite barque lui cria : —Eh! bon soir, messire Antonio ! Au reflet des illuminations de la place, Antonio reconnut le joyeux Piétro, son ancien camarade, qui était assis dans la gondole, la tête couverte d'un bonnet surmonté de plumes et de clinquant, avec une casaque bariolée de rubans et un magnifique bouquet dans la main.

— Bon soir, Piétro, répondit Antonio; à quel seigneur vas-tu donc rendre visite dans ce brillant costume? — Eh! messire Antonio, s'écria Piétro, je vais gagner aujourd'hui mes trois sequins; je dois faire l'ascension à la tour de San-Marco, et en descen-

dre pour porter le bouquet à la belle dogaresse.

— Mais n'est-ce pas là un saut bien périlleux, ami Piétro? dit Antonio.

— Sans doute, répliqua celui-ci, on peut se briser le cou, surtout aujourd'hui, car il faudra passer par un feu d'artifice. Le Grec dit, il est vrai, qu'il est arrangé de manière à ne pas m'enlever un cheveu de la tête, mais....

Piétro secoua la tête.

Antonio s'élança dans la barque, et il vit alors que Piétro était tout près de la machine d'où montait la corde qui plongeait dans la mer. D'autres cordes qui s'élevaient du milieu de la machine, se perdaient dans les nues obscures.

—Écoute, Piétro, dit Antonio, après quelques momens de réflexion, écoute, camarade Piétro; si tu veux gagner

aujourd'hui dix sequins sans mettre ta vie en danger, cela ne te conviendra-t-il pas davantage?

— Eh! sans doute, répondit Piétro en riant.

— Eh bien! reprit Antonio, voici dix sequins. Change d'habits avec moi et laisse-moi prendre ta place. Je monterai au lieu de toi. Cela te convient-il, maintenant?

Piétro secoua la tête et dit, en pesant l'or dans ses mains: — Vous êtes bien bon, messire Antonio, de me nommer encore votre camarade, et d'être aussi généreux. L'argent est sans doute fort agréable, mais remettre un bouquet dans les mains de la dogaresse, entendre sa douce voix, voilà véritablement pourquoi l'on risque sa vie. Allons, puisque c'est vous, j'y consens.

Ils changèrent précipitamment d'habits, et à peine avaient-ils fait cet échange, que Piétro s'écria : Vite, dans la machine, le signal est donné. En ce moment, la mer fut éclairée par le reflet brillant de mille gerbes de feu, et le rivage retentit du bruit de cent tonnerres. Antonio s'éleva avec la rapidité de l'éclair au milieu des clartés pétillantes d'un feu d'artifice, et s'abattit en un clin-d'œil sur la galerie, devant la dogaresse. Elle s'était levée et avait fait un pas en avant; il sentit sa douce haleine se jouer sur ses joues; il lui présenta le bouquet, et dans ses transports, il ne put retenir ses désirs brûlans et imprima des baisers ardens sur la main de la belle Annunziata, en prononçant mille fois son nom, comme s'il eût été dans le délire. Mais tout à coup la machine l'emporta avec la force du destin dont elle semblait l'organe,

et l'entraînant loin de sa bien - aimée, le rejeta vers la mer où il tomba épuisé dans les bras de Piétro qui l'attendait avec sa barque.

CHAPITRE VII.

Sur le balcon, tout était dans la confusion et dans le désordre. On avait trouvé un billet attaché sur le siège du doge. Il contenait ces mots, écrits en patois vénitien :

Il dose Falier della bella muier.
I altri la gode è lui la mantien.

Le vieux Faliéri tomba dans une violente colère, et jura que le plus rude châtiment atteindrait le coupable. Tout à coup ses regards rencontrèrent ceux de Michael-Sténo, dont les flambeaux de la galerie éclairaient le visage ironique. Le doge ordonna aussitôt à ses gens de l'arrêter, comme auteur de cette injure; mais des cris s'élevèrent de toutes parts, et tous les nobles vénitiens qui se trouvaient présens, s'écrièrent que Faliéri offensait à la fois la seigneurie et le peuple, en attaquant les priviléges de la noblesse et en troublant, par des ordres injustes, l'allégresse publique. Faliéri ne s'était cependant pas trompé; car Michael-Sténo avoua courageusement l'action qu'il avait faite, en rejetant la faute sur le doge qui l'avait offensé le premier. La seigneurie était depuis longtemps mécontente d'un chef qui au

lieu de s'adonner, comme on l'attendait, aux soins de l'état, vivait dans la mollesse et dans les tracasseries d'un amour débile ; et les nobles se trouvèrent plus portés à excuser Sténo, qu'à venger le doge de l'injure qu'il avait reçue. L'affaire fut portée du conseil des dix à la quarantie dont Michael était membre. Sténo avait déjà assez souffert, et un bannissement d'un mois parut une peine suffisante pour expier son délit. Nous verrons quels résultats produisit l'amertume que ce jugement répandit dans le cœur du vieux doge.

Pour Antonio, il ne pouvait se remettre de l'impression qu'il avait éprouvée ; et il désespérait de revoir jamais celle qu'il adorait en silence. Un jour la vieille revint d'un air joyeux, et sans répondre à ses questions, se mit à faire cuire un baume dans lequel elle fit entrer mille ingrédiens ; puis elle

s'éloigna en souriant. Elle ne revint que le soir. S'asseyant alors d'un air oppressé, dans un fauteuil, elle dit enfin, après un long silence : Tonino, mon fils, devine un peu d'où je viens ?

Antonio la regarda avec étonnement.

—Tu ne devines pas, reprit la vieille. Eh bien ! je viens de chez elle, de chez la belle Annunziata !

— Ne m'ôte pas le reste de ma raison ! s'écria Antonio ; n'achève pas de me perdre !

— Hélas ! mon pauvre Tonino, ne sais-tu pas que je songe à toi sans cesse. Aujourd'hui, tandis que je passais sous les voûtes du palais, j'entendis le peuple parler du malheur qui était arrivé à la belle dogaresse. J'interrogeai ceux qui se trouvaient près de moi, on me répondit qu'un scorpion lui avait piqué le doigt dans son jardin, et que

le docteur Basseggio qui avait été mandé auprès d'elle, parlait de lui couper la main. Au même moment, un grand bruit se fit entendre sur les marches du palais, et un homme, poussé par les gardes, roula jusqu'au bas en se lamentant et en poussant de grands cris. Le peuple s'assembla autour de lui en riant hautement, et reconduisit avec des huées le docteur qu'il avait reconnu. C'est ainsi que le conseil de Basseggio avait été récompensé. Je courus aussitôt au logis; là je composai mon baume, et je revins promptement au palais. Le vieux Faliéri sortait en cet instant de ses appartemens. — Que veut cette vieille femme? me dit-il. Je lui répondis que je venais proposer un moyen pour guérir la belle dogaresse. Aussitôt il me regarda fixement, passa sa main sur sa longue barbe grise, et, me poussant par les deux épau-

les, il me fit entrer si précipitamment dans ses appartemens, que j'eus peine à me tenir sur mes jambes. Ah! Tonino, la pauvre enfant était assise sur ses coussins, pâle, abattue, gémissante, et s'écriant d'une voix éteinte : Oh! mon Dieu, le venin parcourt-il donc toutes mes veines. Je lui pris la main, je la débarrassai de toutes les ligatures du docteur, et j'appliquai mon baume. — Je me sens déjà soulagée, dit la plaintive colombe. — Cent sequins te sont réservés si tu sauves la dogaresse! s'écria le vieux Marino, et il quitta la chambre. Je restai trois heures à tenir sa petite main dans la mienne, à la frotter et à l'induire de baume; alors la dogaresse se réveilla de l'assoupissement dans lequel elle était tombée, et cessa de se plaindre de sa douleur. Elle me regarda d'un air riant et prononça quelques mots de reconnais-

sance. — Noble dame, lui dis-je, le ciel vous rend ce que vous avez donné. N'avez-vous pas sauvé jadis un jeune enfant en tuant un scorpion qui était prêt à le percer de son dard? — Tonino, il eût fallut voir de quelle rougeur subite se couvrirent ses joues pâles, et de quel feu brillèrent ses yeux éteints. — Ah! bonne vieille, dit-elle, je ne l'ai pas oublié. Je n'étais alors qu'un enfant. C'était à la maison de plaisance de mon père, c'était un bel enfant; il me semble que je le vois encore. — Alors je lui parlai de toi, je lui dis que tu étais à Venise, que tu portais encore dans ton âme le souvenir de cet heureux moment; que, pour la contempler, pour voir un seul instant l'ange qui l'avait sauvé, tu avais risqué ta vie, et que c'était toi qui lui avais présenté le bouquet du Giovedo Grasso. — Ah! dit-elle, je l'ai senti, je l'ai deviné, lors-

qu'il déposa sur ma main un baiser brûlant, il me sembla qu'un souvenir de bonheur se réveillait en moi. Amène-le moi, que je le voie, ce bel enfant!

A ces mots de la vieille, Antonio se jeta à deux genoux, et s'écria : Rigueur du ciel, laisse-moi la vie jusqu'à ce que je l'aie pressée une fois sur mon sein, et puis je pourrai mourir!

CHAPITRE VIII.

Plusieurs jours s'étaient écoulés. La dogaresse avait été guérie par le secours de la vieille; mais il était impossible de conduire Antonio auprès d'elle. En vain sa vieille nourrice cherchait à le consoler; il était tourmenté de mille

peines, et il ne pouvait modérer son impatience. Dans son inquiétude, il parcourait en gondole tous les canaux, il errait sur toutes les places, et ses pas le rapprochaient toujours involontairement du palais ducal. Un jour il aperçut, près du pont qui joint le palais du doge aux prisons, son ancien camarade Piétro appuyé sur sa rame bariolée; sa gondole amarrée aux colonnes du palais se balançait sur l'onde : cette embarcation était fort petite, mais surmontée d'une tente élégante, richement sculptée, ornée à la poupe du pavillon vénitien, et presque semblable, par ses dorures, au splendide Bucentaure.

— Soyez le bien venu, signor Antonio! s'écria Piétro. Vos sequins m'ont amené le bonheur. Antonio lui demanda d'un air distrait quel bonheur il lui avait procuré.

— Ce n'est pas une petite fortune que la mienne! s'écria Piétro. Je ne suis rien de moins que gondolier du doge, que j'ai l'honneur de conduire chaque soir avec la dogaresse à la Giudecca où il a une jolie maison.

— Camarade, s'écria Antonio, veux-tu gagner encore dix sequins, et même davantage? Laisse-moi prendre ta place.

Piétro chercha en vain à resister; il se vit forcé de céder aux instances d'Antonio et de le prendre pour son aide. Antonio s'éloigna et revint presque aussitôt en veste de rameur; au même instant le doge parut.

— Quel est cet étranger? dit-il d'un air irrité à Piétro. Il se disposait à le chasser, mais le gondolier fit si bien qu'il persuada au vieux doge qu'il ne pouvait ramer sans aide, et Antonio prit enfin place sur un des bancs de la gondole ducale. Le vieux Faliéri, assis

auprès de sa belle épouse, lui pressait tendrement les mains qu'il embrassait avec ardeur, et passait son bras autour de sa taille élancée. Arrivés au large, d'où la place St.-Marc et la magnifique Venise se déployaient devant eux avec ses palais et ses tours altières, Faliéri releva fièrement la tête et s'écria : Eh bien ! Annunziata, n'est-il donc pas beau de se promener sur la mer avec le seigneur, avec l'époux de la mer? Mais, ma belle, ne porte point de jalousie à l'épouse qui nous berce si humblement sur son dos. Écoute ce doux murmure des vagues, n'est-ce point là des paroles d'amour qu'elle adresse au fiancé qui la domine? Tu portes mon anneau à ton doigt, Annunziata; mais cette autre épouse a aussi reçu un anneau de moi qu'elle conserve précieusement au fond de son lit humide.

— Ah ! monseigneur, répondit Annunziata, je frémis en songeant que vous vous êtes uni à ce froid et humide élément qui peut à chaque moment ouvrir son sein pour vous recevoir !

Le vieux Faliéri se mit à sourire. — Tranquillise - toi , mon enfant, dit-il ; on est mieux dans tes bras si doux que dans ceux de la vieille Amphitrite. Mais, n'est-il pas vrai, on est heureux de naviguer sur la mer avec l'époux de la mer ?

Au moment où le doge prononçait ces paroles, une musique éloignée se fit entendre, et une douce et belle voix d'homme se fit entendre au-dessus du bruit des vagues, et chanta ces paroles :

Ah ! senza amare
Andare sul mare
Col sposo del mare
Non puo consolare.

D'autres voix s'unirent à celle-ci, et

les paroles furent alternativement répétées jusqu'à ce que le chant expirât au milieu du mugissement des vents. Le vieux Faliéri sembla n'accorder aucune attention à ce concert, et il s'occupa d'expliquer à la dogaresse le but de la cérémonie qui avait lieu le jour de l'Ascension, où le doge s'unissait à la mer Adriatique en lui jetant son anneau du haut du Bucentaure.

Il parla des victoires de la république; il dit comment l'Istrie et la Dalmatie avaient été conquises sous le gouvernement de Pierre Urséolus II, et comment cette cérémonie avait pris son origine dans cette conquête. Mais si le doge ne s'occupa nullement du chant des musiciens, il n'en fut pas ainsi de la dogaresse; toute cette histoire fut perdue pour elle. Elle était tout attentive aux doux sons qui semblaient planer sur la mer, et lorsqu'ils

cessèrent de se faire entendre, elle jeta autour d'elle de longs regards étonnés, comme quelqu'un qui se réveille d'un profond sommeil, et qui cherche à voir les images qui lui ont apparu en songe. —Senza amare. —Senza amare. —Non puo consolare! murmurait-elle doucement, et des larmes brillaient dans ses yeux célestes et des soupirs profonds faisaient soulever son sein. Le doge, toujours racontant, sortit de la barque tenant le bras de la dogaresse, et gagna sa maison de San-Giorgio maggiore sans s'apercevoir qu'Annunziata était saisie d'un trouble extrême, et qu'elle était comme étrangère à tout ce qui se passait autour d'elle. Un jeune homme en veste de rameur sonna d'une trompe formée d'une coquille, et à ce signe une autre gondole s'approcha. Pendant ce temps, une femme et un homme qui portait un parasol s'étaient

avancés, et ils accompagnèrent le doge et la dogaresse jusqu'au palais. La seconde gondole toucha la rive, et Marino Bodoeri en sortit accompagné d'un grand nombre de personnes, parmi lesquelles se trouvaient des marchands, des artistes, ainsi que des gens de la dernière classe du peuple, et tous suivirent le doge.

CHAPITRE IX.

Antonio put à peine attendre le jour suivant, car il espérait recevoir un heureux message de sa chère Annunziata. Enfin la vieille arriva en boitant, s'assit avec lenteur dans un fauteuil, et croisant ses bras amaigris,

elle s'écria : — Tonino, ah! Tonino, qu'est-il donc arrivé à notre pauvre colombe! En entrant aujourd'hui dans son appartement, je l'ai trouvée étendue sur ses coussins, les yeux à demi-fermés, ne dormant pas, n'étant pas éveillée, ne se trouvant ni en santé, ni malade; je m'approchai d'elle : Noble Dogaresse, lui dis-je, que vous est-il donc arrivé de fâcheux? Votre blessure, à peine cicatrisée, vous cause-t-elle encore quelque douleur? — Mais elle me regarda avec des yeux, — avec des yeux comme je ne lui en ai pas encore vu, Tonino; et à peine eussé-je jeté un regard sur leur éclat humide, qu'ils se cachèrent sous ses paupières de soie, comme la lune derrière un nuage sombre. Et alors elle se mit à soupirer du fond de sa poitrine, et cachant son visage pâle sous ses riches coussins, elle murmura bien douce-

ment, mais avec un accent si doulou-reux, que je faillis en pleurer : *Amare, amare. Ah! senza amare!* — Je m'ác-croupis à ses pieds, et je me mis à lui parler de toi. Elle se cachait tou-jours le visage, et ses soupirs deve-naient de plus en plus fréquens. Je ne lui cachai pas que tu t'étais travesti pour conduire sa gondole, et que je ne pourrais résister à tes désirs qui t'en-traînent auprès d'elle. Quel torrent de larmes s'échappa de ses yeux. Elle s'écria avec violence : Au nom du Christ, au nom de tous les saints! Je ne puis le voir, je t'en supplie, dis-lui qu'il n'approche jamais de moi. Il faut qu'il quitte Venise; qu'il parte, qu'il parte au plutôt! — Il faut donc qu'il meure, ce pauvre Antonio, m'é-criai-je à mon tour! En ce moment, le vieux Faliéri entra dans la chambre, et me fit signe de m'éloigner.

— Elle me repousse, elle me repousse loin d'elle! s'écria Antonio dans un profond désespoir.

— Pauvre innocent! dit la vieille en riant. Ne vois-tu pas que la belle Annunziata t'aime de toutes les forces de son âme, qu'elle éprouve tous les tourmens d'amour qui aient jamais déchiré un cœur de femme? Enfant, viens demain, à la nuit sombre, te glisser dans le palais ducal. Dans la seconde galerie, à la droite du grand escalier, tu me trouveras, et là, nous verrons ce qui se passera.

Le lendemain, lorsqu'Antonio, brûlant de désir, franchit les hautes marches du palais ducal, il se sentit tremblant et éploré, comme s'il eût été sur le point de commettre un grand crime. Force lui fut de s'appuyer contre une colonne, à l'entrée de la galerie qui lui avait été indiquée. Tout-à-

coup, il se vit environné d'un éclat de flambeaux, et avant qu'il pût s'éloigner, il se trouva devant le vieux Bodoeri, qui s'avançait précédé par quelques pages qui portaient des torches.

Bodoeri le regarda attentivement; puis, il lui dit : Ah ! c'est toi, Antonio. Je sais pourquoi l'on t'a placé ici. Viens, suis-moi.

Antonio, convaincu que ses desseins avaient été trahis, obéit en frémissant. Mais quel fut l'étonnement d'Antonio, lorsqu'en entrant dans un appartement reculé, Bodoeri l'embrassa, et lui parla du poste important qu'on allait lui confier, et dont Antonio devait s'emparer cette nuit même. Son étonnement se changea en inquiétude et en effroi, en apprenant que depuis longtemps une conspiration contre la seigneurie mûrissait dans l'ombre; que le doge lui-même était à la tête de la

conspiration, et que cette nuit même il avait été résolu dans la maison de Faliéri, sur le Giudecca, que le vieux Marino serait proclamé souverain absolu de Venise. Antonio contempla le vieux Bodoeri dans un silence profond. Celui-ci prenant son silence pour de l'hésitation, s'écria avec colère : Misérable traître, puisque tu as pénétré dans ce palais, tu n'en sortiras pas. Il te faut mourir ou prendre les armes. Mais auparavant, voici celui à qui tu vas rendre compte de tes actions.

Une figure vénérable s'avança du fond de la salle. Dès qu'Antonio vit le visage de cet homme, qu'il n'apercevait qu'à la lueur incertaine des flambeaux, il tomba à genoux et proféra ces paroles : « O seigneur du ciel, mon père Bertuccio Nénolo, mon digne protecteur! » — Nénolo releva le jeune homme, le serra dans ses bras, et lui répondit

d'une voix douce : « Oui, je suis Bertuccio Nénolo que tu as cru enseveli au fond de la mer, et qui s'est échappé il y a peu de temps de la captivité où le retenait Morbassan ; Bertuccio Nénolo qui t'avait recueilli, et qui ne pouvait prévoir qu'en son absence les serviteurs de Bodoeri te chasseraient de sa maison. Pauvre enfant aveugle ! tu hésites à prendre les armes contre une caste despotique dont la cruauté t'a ravi ton père ! Va dans la cour du Fontego, le sang dont tu verras encore les traces sur le pavé, c'est le sien ! — Lors que la seigneurie loua aux marchands allemands les magasins du Fontego, il leur fut défendu d'emporter les clefs de leurs comptoirs, dans les voyages qu'ils faisaient, et ils durent les déposer chez le Fontegaro. Ton père osa se soustraire à cet ordre, et durant son absence on trouva dans ses marchandises une

caisse de faux ducats de Venise. En vain protesta-t-il de son innocence; en vain assura-t-il que ses ennemis, que le Fontegaro lui-même avaient peut-être introduit cette caisse dans ses magasins pour le perdre, il fut condamné à mort et exécuté dans la cour du Fontego! J'étais l'ami de ton père, je te recueillis, et, pour te soustraire aux poursuites de la seigneurie, qui t'eût banni, je cachai ton nom. Maintenant, Antonio Dalbinger, il est temps de prendre les armes et de venger les mânes de ton père. »

On sait que l'injure que Bertuccio Nénolo avait reçue de l'amiral Dandolo, qui l'avait frappé au visage, le décida à se liguer avec son gendre contre le patriciat. Nénolo et Bodoeri résolurent de mettre le pouvoir dans les mains de Faliéri, afin de le partager. Les conjurés concertèrent de répandre la nou-

velle que la flotte génoise était entrée dans les lagunes. Dans la nuit, on devait sonner la grande cloche de St.-Marc et appeler tous les citoyens à la défense de la république. A ce signe, les conjurés, dont le nombre était très-grand, devaient s'emparer de la ville, égorger les principaux nobles et proclamer le nouveau souverain. Mais le ciel ne voulut pas que ce massacre eût lieu, et que l'orgueil irrité de Faliéri renversât l'antique constitution de Venise. Les réunions de la Giudeca, dans la maison du doge, n'avaient pas échappé à la surveillance du conseil des dix; mais il lui fut impossible d'apprendre quelque chose de certain. Cependant, un des conjurés, un pelletier de Pise nommé Bentian, se sentit touché de remords; il voulut sauver du moins son patron, Nicolas Léoni, qui siégeait au conseil des dix. Vers le

soir, il se rendit chez lui et le conjura de ne pas quitter sa maison dans la nuit, quelque chose qui arrivât. Léoni, agité de soupçons, retint de force le pelletier, et le força de lui découvrir tout le projet. Il appela alors Giovanni, Gradenigo et Marino Cornaro, et ils convoquèrent le conseil à Saint-Salvator, où on prit toutes les mesures pour étouffer la conjuration dès le premier moment de son exécution.

Antonio avait été chargé de se rendre à la cour de Saint-Marc, avec une troupe de conjurés, et de faire sonner la grosse cloche. En arrivant, il trouva l'édifice entouré de soldats de l'arsenal, qui se précipitèrent sur les arrivans. Les conjurés se dispersèrent en toute hâte, et Antonio lui-même prit la fuite. En marchant, il entendit derrière lui les pas d'un homme qui parvint enfin à le retenir. Antonio se

disposait à le frapper de son poignard; mais à la lueur des flambeaux que portaient ses soldats, il reconnut Piétro.

— Sauve-toi! s'écria celui-ci: viens dans ma gondole, Antonio; vous êtes tous trahis. Bodoeri, Nénolo, sont tombés au pouvoir de la seigneurie, les portes du palais sont fermées et le doge est gardé dans son appartement.

Antonio se laissa entraîner dans la gondole sans prononcer un seul mot, tant il ressentait de douleur. On entendit des cris confus, un cliquetis d'armes, quelques clameurs isolées, puis tout rentra dans un effrayant silence. Le lendemain, le peuple, épouvanté, vit un spectacle fait pour glacer le sang dans les veines. Les corps des conjurés furent jetés, le poignard dans leurs plaies, sur la place du palais où se célébraient les solennités; du haut de la galerie où le doge

avait assisté à la fête de l'Ascension, et Antonio était descendu aux pieds de la belle Annunziata. Parmi les cadavres, se trouvaient ceux de Marino Bodoéri et de Bertuccio Nénolo. Deux jours après, le vieux Faliéri, condamné par le conseil des dix, fut exécuté au haut de l'escalier des géans.

Antonio s'était échappé sans obstacle, car personne ne le connaissait pour un des conjurés. En voyant trancher la tête du vieux Faliéri, il poussa un cri d'horreur et s'élança dans le palais. Personne ne l'arrêta, tant la confusion était grande. A quelques pas de l'appartement du doge, il aperçut la vieille qui s'avança vers lui en pleurant et qui l'entraîna dans la chambre d'Annunziata. Antonio se jeta à ses pieds, couvrit ses mains de baisers, et versa d'abondantes larmes. Annunziata qui était restée immobile et comme privée

de vie, ouvrit lentement les yeux. Elle vit Antonio; tout à coup elle fit un mouvement convulsif, le serra contre son cœur, et s'écria en pleurant : « Antonio ! Antonio !... que je t'aime; il est encore un bonheur sur la terre. Antonio, viens, fuyons loin de ces lieux pleins d'horreur. » — Et ils oubliaient, dans leurs baisers brûlans, et dans leurs sermens répétés, les terribles événemens de la nuit. La vieille les rappela enfin à eux et proposa de gagner Chiozza. Piétro les attendait déjà avec sa barque sous le pont du palais. A la nuit, Annunziata, voilée, sortit avec Antonio, et accompagnée de Marguerite portant une petite cassette qui renfermait les joyaux de la dogaresse. Ils arrivèrent au pont sans être remarqués et montèrent dans la barque. Antonio prit les rames; la lune brillait sur les vagues, et bientôt on gagna

la pleine mer. Mais les vents commencèrent à mugir, de sombres nuages voilèrent les étoiles, et une affreuse tempête s'annonça sur l'horizon.

— O seigneur du ciel, viens à notre aide ! s'écria la vieille.

Antonio ne pouvant plus soutenir les rames, passa son bras autour d'Annunziata qui, se réveillant tout à coup de sa profonde rêverie, le serra contre son sein. — O, mon Antonio ! s'écria-t-elle; et il n'y eut plus pour eux ni vent ni tempête : mais alors la mer, cette veuve jalouse du doge décapité, éleva ses vagues de chaque côté de la barque, comme deux bras gigantesques, et engloutit les deux amans dans ses abîmes sans fond.

FIN DE MARINO FALIERI.

LE

BONHEUR AU JEU.

LE
BONHEUR AU JEU.

CHAPITRE PREMIER.

Dans l'automne de l'année 182... les eaux de Pyrmont étaient plus visitées que jamais. De jour en jour l'affluence des riches étrangers augmentait, et excitait l'ardeur des spéculateurs de

toute espèce qui abondent dans ces sortes de lieux. Les entrepreneurs de la banque du pharaon ne restèrent pas en arrière, et étalèrent sur leur tapis vert des masses d'or, afin d'attirer les dupes que l'éclat du métal séduit infailliblement, comme l'attrait dont se sert le chasseur pour prendre une proie crédule.

On n'ignore pas que dans la saison des bains, pendant ces réunions de plaisir, où chacun s'est arraché à ses habitudes, l'on s'abandonne à l'oisiveté, et que le jeu devient une passion presque irrésistible. Il n'est pas rare de voir des gens qui n'ont jamais touché les cartes, attachés sans relâche à la table verte et se perdre dans les combinaisons hasardeuses du jeu. Le bon ton qui veut que l'on risque chaque soir quelques pièces d'or, ne contribue pas peu non plus à entretenir cette passion fatale.

Un jeune baron allemand, que nous nommerons Siegfried, faisait seul exception à cette règle générale. Quand tout le monde courait au jeu, et qu'il perdait ainsi tout moyen d'entretenir une conversation agréable, il se retirait dans sa chambre avec un livre, ou il allait se promener dans la campagne et admirer la nature qui est si belle dans ce pays enchanté.

Siegfried était jeune, indépendant, riche, d'un aspect noble, d'un visage agréable, et il ne pouvait manquer d'être aimé et d'avoir quelques succès auprès des femmes. Une étoile heureuse semblait planer sur lui et le guider dans tout ce qu'il entreprenait. On parlait de vingt affaires de cœur, toutes fort aventureuses, qui s'étaient dénouées pour lui de la manière la plus agréable et la plus inattendue; on racontait surtout l'histoire

d'une montre, qui témoignait de sa prospérité continuelle. Siegfried, fort jeune encore et en voyage, s'était trouvé dans un tel dénuement d'argent, que pour continuer sa route, il avait été forcé de vendre sa montre, richement garnie de brillans. Il était tout disposé à donner ce précieux bijou pour une somme fort minime, lorsqu'il arriva dans l'hôtel où il se trouvait un jeune prince qui cherchait à acheter un objet de ce genre, et qui paya la montre de Siegfried au delà de sa valeur. Un an s'était écoulé, et Siegfried devenu majeur, était en possession de sa fortune, lorsqu'il apprit par les papiers publics qu'une montre était mise en loterie. Il prit un lot qui lui coûta une bagatelle, — et gagna la montre qu'il avait vendue. Peu de temps après il l'échangea contre un anneau de diamans. Plus tard, il servit le prince de S*** en qualité de

chambellan : celui-ci voulant le récompenser de son zèle, lui fit présent de la même montre et d'une chaîne précieuse.

Cette aventure fit d'autant plus remarquer l'opiniâtreté de Siegfried, qu'il se refusait à toucher une carte, lui à qui la fortune souriait sans cesse; et l'on fut bientôt d'accord sur le jugement qu'on porta du baron, qui ternissait, disait-on, par une avarice extrême toutes ses brillantes qualités, et qui redoutait jusqu'à la moindre perte. On ne réfléchit nullement que la conduite du baron éloignait de lui tout soupçon d'avarice, et, comme il arrive d'ordinaire, l'opinion défavorable prévalut promptement, et s'attacha irrévocablement à sa personne.

Le baron apprit bientôt ce qu'on disait de lui, et, généreux et libéral comme il l'était, il résolut, quelque répugnance

que lui inspirât le jeu, de se défaire, au moyen de quelques centaines de louis d'or, des soupçons fâcheux qui s'élevaient contre lui. — Il se rendit à la salle de jeu avec le ferme dessein de perdre la somme considérable qu'il avait apportée. Mais le même bonheur qui s'attachait partout à ses pas lui fut encore fidèle. Chaque carte sur laquelle tombait son choix se couvrait d'or. Les calculs des joueurs les plus exercés échouaient contre le jeu du baron. Il avait beau quitter les cartes, en reprendre d'autres, toujours le gain était de son côté. Le baron donna le rare et curieux spectacle d'un joueur qui se désespère parce que la chance le favorise, et on lisait clairement sur les visages qui l'entouraient qu'on le regardait comme un insensé, de défier si longtemps la fortune et de s'irriter contre ses faveurs.

Le gain immense du baron l'obligeait en quelque sorte à continuer de jouer, et il s'attendait à reperdre enfin tout ce qu'il avait gagné; mais il n'en fut pas ainsi, et son étoile l'emporta. Son bonheur allait toujours croissant, et, sans qu'il le remarquât lui-même, le baron trouvait de plus en plus quelque jouissance dans ce jeu du pharaon, qui dans sa simplicité offre les combinaisons les plus chanceuses.

Il ne se montra plus mécontent de sa fortune; le jeu absorba toute son attention, et le retint toutes les nuits. Il n'était pas entraîné par le gain, mais par le jeu même, enchaîné par ce charme particulier dont ses amis lui avaient souvent parlé, et qu'il n'avait jamais pu comprendre.

Dans une de ces nuits-là, en levant les yeux au moment où le banquier achevait une taille, il aperçut un homme

âgé qui s'était placé vis-à-vis de lui, et dont les regards tristes et sévères ne le quittaient pas un instant; et chaque fois que le baron cessait de jouer, son regard rencontrait l'œil sombre de l'étranger, qui lui causait une sensation dont il ne pouvait se défendre. Lorsque le jeu fut terminé, l'étranger quitta la salle. Dans la nuit suivante, il se retrouva en face du baron, et dirigea de nouveau sur lui, d'une façon invariable, ses regards de fantôme. Le baron se contint encore; mais lorsqu'à la troisième nuit l'étranger reparut encore devant lui, Siegfried éclata: —Monsieur, s'écria-t-il, je dois vous prier de choisir une autre place; vous gênez mon jeu.

L'étranger s'inclina en souriant d'un air douloureux; puis il quitta la table et la salle sans prononcer une parole.

Mais, la nuit suivante, l'étranger se

trouvait encore devant le baron, et le pénétrait de ses regards sombres.

Siegfried se leva dans une fureur dont il n'était pas maître.—Monsieur, dit-il, si vous vous faites un plaisir de me regarder de la sorte, veuillez choisir un autre temps et un autre lieu, mais, pour le moment.....

Un signe de la main, un doigt dirigé vers la porte, en dirent plus que les rudes paroles que le baron s'était abstenu de prononcer.

Et, comme dans la nuit précédente, s'inclinant, et avec le même sourire, l'étranger s'éloigna lentement.

Agité par le jeu, par le vin qu'il avait bu, par le souvenir de sa scène avec l'étranger, Siegfried ne put dormir. Le jour paraissait déjà, et la figure de cet homme n'avait pas encore cessé de se retracer à ses yeux. Il voyait ce visage expressif, profondément dessiné

et chargé de soucis, ces yeux creux et pleins de tristesse, qui le regardaient sans cesse, et ce vêtement misérable, sous lequel se trahissait l'air noble d'un homme de bonne naissance. — Et la douloureuse résignation avec laquelle il s'était éloigné de la salle! — Non, s'écria Siegfried, j'ai eu tort, j'ai eu grand tort! Est-il donc dans ma nature de tempêter comme un écolier mal appris, d'offenser des gens qui ne m'ont donné nul sujet de plainte? — Le baron en vint à se convaincre que cet homme l'avait contemplé dans le sentiment le plus poignant du contraste qui existait entre eux; lui peut-être courbé sous la misère, et le baron risquant follement sur une carte des monceaux d'or. Il résolut de le chercher le lendemain et de réparer la faute qu'il avait commise envers lui.

Le hasard voulut que la première

personne que le baron rencontrât en se promenant sur les allées de la place, fût justement l'étranger.

Le baron s'approcha de lui, le pria avec instance d'excuser sa conduite de la veille, et finit par lui demander formellement pardon. L'étranger répondit qu'il n'avait rien à pardonner, qu'il fallait passer beaucoup de choses aux joueurs perdus dans l'ardeur du jeu, et qu'au reste, il s'était lui-même attiré les paroles un peu vives qui avaient été prononcées, en se tenant obstinément à une place où il devait gêner le baron.

Le baron alla plus loin, il dit que souvent dans la vie, il était des circonstances embarrassantes, où l'homme le mieux né se trouvait dans une situation critique; et il lui donna à comprendre qu'il était disposé à employer une partie de l'argent qu'il avait gagné à soulager la misère de l'étranger.

— Monsieur, répondit celui-ci, vous me prenez pour un homme nécessiteux; je ne le suis pas absolument, et bien que plus pauvre que riche, ce que j'ai suffit à ma modeste manière de vivre. Au reste, vous conviendrez que si, croyant m'avoir offensé, vous vouliez réparer votre offense par un peu d'argent, il me serait impossible d'accepter cette sorte de réparation....

— Je crois vous comprendre, dit le baron, et je suis prêt à vous donner toutes les satisfactions que vous demanderez.

— O ciel! s'écria l'étranger. Qu'un combat entre nous deux serait inégal! Je suis persuadé que, comme moi, vous ne regardez pas un duel comme un jeu d'enfant, et que vous ne pensez pas que deux gouttes de sang ou une égratignure suffisent pour réparer l'honneur outragé. Il est des cas où il devient im-

possible que deux hommes existent ensemble sur cette terre, dût l'un vivre au Caucase et l'autre au Tibre; car il n'est pas de séparation tant que la pensée se porte vers l'objet haï. Alors le duel décide qui des deux fera place à l'autre sur la terre; il est légitime et nécessaire. — Entre nous deux, comme je viens de vous le dire, le combat serait inégal, car ma vie est loin de valoir la vôtre. Si vous succombez, je détruis un monde entier d'espérances; et moi, si je péris, vous aurez terminé une vie pleine d'angoisses, une existence déjà détruite, qui n'est plus qu'un long souvenir cruel et déchirant! — Mais le principal est que je ne me tiens pas pour offensé. Vous m'avez dit de sortir, et je suis sorti.

L'étranger prononça ces derniers mots d'un ton qui trahissait un ressentiment intérieur. Ce fut un motif pour

le baron de s'excuser de nouveau, en disant qu'il ignorait comment il s'était fait que le regard de l'étranger eût pénétré assez profondément dans son âme pour le mettre hors d'état de supporter sa vue.

— Puisse mon regard pénétrer assez profondément en vous pour vous éclairer sur le danger que vous courez. Vous vous avancez au bord du gouffre avec toute la joie et l'étourderie de la jeunesse; un seul coup peut vous y précipiter sans retour. En un mot, vous êtes sur le point de devenir un joueur passionné.

Le baron prétendit que l'étranger se trompait complètement. Il lui raconta les circonstances qui l'avaient amené à jouer, et il lui dit que lorsqu'il serait parvenu à se défaire de deux ou trois cents louis qu'il voulait perdre, il cesserait entièrement de ponter. Mais jus-

qu'alors il avait eu un bonheur désespérant.

— Hélas! s'écria l'étranger, ce bonheur est l'appât le plus terrible que vous offrent les puissances infernales. Ce bonheur avec lequel vous jouez, baron, la manière dont vous avez débuté, toute votre conduite au jeu, qui ne montre que trop combien peu à peu vous y prenez d'intérêt, tout, tout me rappelle l'affreuse destinée d'un malheureux qui, semblable à vous en beaucoup de choses, commença ainsi que vous. Voilà pourquoi je ne pouvais détacher de vous mes regards; voilà tout ce que mes yeux devaient exprimer! — Voyez les démons qui étendent déjà leurs griffes pour vous entraîner au fond des enfers! aurais-je voulu vous crier. Je désirais faire votre connaissance, j'ai du moins réussi. Apprenez l'histoire de ce malheureux;

peut-être parviendrai-je à vous convaincre que le danger dont je voudrais vous défendre n'est pas un rêve de mon imagination. L'étranger s'assit sur un banc, fit signe au baron de prendre place, et commença en ces termes.

CHAPITRE II.

« Les mêmes qualités brillantes qui vous distinguent, M. le baron, dit l'étranger, valurent au chevalier de Ménars l'estime et l'admiration des hommes, et le rendirent le favori des femmes. Seulement, en ce qui concerne la fortune, le sort ne l'avait pas autant favorisé que vous. Il était presque

pauvre, et ce ne fut que par la vie la plus réglée qu'il parvint à paraître dans le monde, avec l'apparence qui convenait au descendant d'une noble famille. Comme la perte la plus légère pouvait troubler sa manière de vivre, il s'abstenait entièrement de jouer; et en cela il ne faisait aucun sacrifice, car il n'avait jamais éprouvé de penchant pour cette passion. Au reste, tout ce qu'il entreprenait réussissait d'une façon toute particulière, et le bonheur du chevalier de Ménars avait passé en proverbe.

» Une nuit, contre sa coutume, il se laissa entraîner dans une maison de jeu. Les amis qu'il accompagnait se livrèrent sans réserve à toutes les chances du hasard.

» Sans prendre part à ce qui se passait, perdu dans de tout autres pensées, le chevalier se promenait de long en

large dans la salle, jetant les yeux tantôt sur les joueurs, tantôt sur une table de jeu où l'or affluait de toutes parts vers les masses du banquier. Tout-à-coup, un vieux colonel aperçut le chevalier et s'écria à haute voix : Par tous les diables, le chevalier de Ménars est ici avec son bonheur, et nous ne pouvons rien gagner, puisqu'il ne se déclare ni pour le banquier ni pour les joueurs; mais cela ne durera pas plus long-temps, il faut qu'il ponte tout à l'heure avec moi!

» Le chevalier eut beau alléguer sa maladresse, son manque total d'expérience, le colonel persista opiniâtrément, et Ménars se vit forcé de prendre place à la table de jeu.

» Il arriva au chevalier justement ce qui vous est arrivé, M. le baron. Chaque carte lui apportait une faveur de la fortune, et bientôt il eut gagné une somme

considérable pour le colonel, qui ne pouvait se lasser de se réjouir d'avoir mis à profit l'heureuse étoile du chevalier de Ménars.

» Le bonheur du chevalier, qui causait la surprise de tous les assistans, ne fit pas la moindre impression sur lui-même ; il le sentait moins que son aversion pour le jeu, et le lendemain, lorsqu'il ressentit les suites de la fatigue de cette nuit, passée sans sommeil, dans une tension d'esprit extrême, il se promit de ne jamais visiter une maison de jeu, à quelque condition que ce fût.

» Il se sentit encore affermir dans cette résolution par la conduite du vieux colonel, qui jouait de la façon la plus malheureuse dès qu'il prenait les cartes lui-même, et dont l'humeur se porta sur le chevalier. Il le pressa de la manière la plus vive de ponter de nouveau

pour lui, ou du moins de se tenir auprès de lui tandis qu'il tenait les cartes, afin d'éloigner le démon fâcheux que sa présence faisait disparaître, (on sait qu'il ne règne nulle part plus que parmi les joueurs de ces espèces de superstitions); et le chevalier ne put se débarrasser de cet importun qu'en lui déclarant qu'il aimerait mieux se battre avec lui que de jouer de nouveau.

» Il ne pouvait manquer d'arriver que cette histoire courût de bouche en bouche, et qu'on y ajoutât vingt circonstances merveilleuses; mais comme, en dépit de son bonheur, le chevalier persistait à ne pas toucher une carte, on ne put se refuser à rendre hommage à la fermeté de son caractère, et à lui accorder toute l'estime que méritait cette belle conduite.

» Un an s'était écoulé, lorsque le chevalier se trouva tout-à-coup dans

l'embarras le plus cruel par l'interruption inattendue de la petite annuité qui servait à le faire vivre. Il se vit forcé de découvrir sa situation à un de ses plus fidèles amis, qui vint aussitôt à son aide, mais qui le traita en même temps d'homme bizarre et d'original sans pareil.

» Le destin, lui dit-il, nous indique toujours par quelque signe la route où nous trouverons notre salut; c'est notre indolence seule qui nous empêche d'observer ces signes et de les comprendre. La puissance suprême qui nous régit a clairement fait entendre sa voix à ton oreille; elle t'a dit : Veux-tu acquérir de l'or et des biens, va et joue; autrement, reste pauvre, besogneux et dépendant.

» Ce fut en ce moment que la pensée du bonheur qui l'avait si grandement favorisé au pharaon se représenta vivement à son esprit; durant tout le jour,

la nuit dans ses rêves, il ne vit plus que des cartes, il n'entendit plus que la voix monotone du banquier qui répétait: *gagne*, *perd;* à ses oreilles retentissait sans relâche le tintement des pièces d'or.

» Il est vrai pourtant, se disait-il à lui-même, il est vrai qu'une seule nuit comme celle-là me tirerait de la misère, m'arracherait à l'affreuse inquiétude d'être toujours à charge à mes amis; c'est le devoir qui m'ordonne d'écouter la voix du destin!

» L'ami qui lui avait conseillé de jouer, s'offrit à l'accompagner à la maison de jeu, et lui donna vingt louis d'or pour essayer de tenter la fortune.

» Si jadis, en pontant pour le vieux colonel, le chevalier avait joué avec éclat, cette fois ce fut une suite de chances inouies. Les pièces d'or qu'il avait gagnées, s'élevaient en monceaux autour de lui. Dans le premier moment

il crut rêver, il se frotta les yeux, saisit la table et la rapprocha de lui. Mais lorsqu'il vit bien clairement ce qui était arrivé, lorsqu'il nagea dans l'or, lorsqu'il compta et recompta son gain avec délices, une volupté dévorante s'empara pour la première fois de son être, et ce fut fait de la pureté d'âme qu'il avait conservée si long-temps!

» Il eut à peine la patience d'attendre la nuit, pour revenir à la table de jeu. Son bonheur fut le même; et en peu de semaines, durant lesquelles il joua toutes les nuits, il eut gagné une somme immense.

» Il est deux sortes de joueurs. Aux uns, le jeu même, comme jeu, procure un plaisir secret et indicible, et ils en jouissent sans songer au gain. Les singuliers enchaînemens du hasard se développent dans le jeu le plus bizarre, la cohorte des puissances inconnues

semble planer au-dessus de vous, il semble qu'on entende le battement de leurs ailes, et l'on brûle de pénétrer dans cette région inconnue pour contempler les rouages de cette machine dont on sent l'influence, et parcourir ces ateliers célestes où s'élaborent les chances de la destinée des hommes. J'ai connu un homme qui jouait jour et nuit seul dans sa chambre, et qui pontait contre lui-même; celui-là, à mon avis, était un joueur véritable. — D'autres n'ont que le gain devant les yeux; ils regardent le jeu comme un moyen de s'enrichir promptement. Le chevalier se rangea dans cette classe; et il confirma en cela l'opinion que la passion plus profónde du jeu tient à la nature individuelle, et qu'elle naît avec celui qui la possède.

» Le cercle dans lequel se tiennent les joueurs, lui parut bientôt trop res-

treint. Il établit une banque avec les sommes considérables qu'il avait gagnées; et sa fortune lui fut si fidèle, qu'en peu de temps, il se trouva à la tête de la plus riche banque de Paris. La vie sombre et emportée du joueur anéantit bientôt tous les avantages physiques et intellectuels qui avaient acquis au chevalier tant d'amour et d'estime. Il cessa d'être un ami fidèle, un cavalier spirituel et agréable, un adorateur empressé des dames. Son ardeur pour les sciences et pour les arts ne tarda pas à s'éteindre, et sur ses traits pâles et morts, dans ses yeux fixes et creusés, on lut distinctement l'expression de la passion funeste qui le dévorait. Ce n'était pas l'ardeur du jeu, c'était l'odieuse soif de l'or que Satan avait allumée dans son âme : et pour le peindre, en un mot, il devint le banquier le plus accompli qui eût jamais existé.

CHAPITRE III.

« Une nuit, le chevalier, sans éprouver une perte considérable, vit son bonheur fléchir un instant. Ce fut alors qu'un petit homme vieux et sec, vêtu d'une façon misérable et d'un aspect presque

repoussant, s'approcha de la table de jeu, prit une carte d'une main tremblante, et la couvrit d'une pièce d'or. Plusieurs des joueurs regardaient le vieillard avec un étonnement profond, et le traitaient avec un mépris marqué, sans qu'il parût s'en émouvoir, sans qu'il prononçât une parole pour s'en plaindre.

» Le vieillard perdit. Il perdit une mise après l'autre; mais plus sa perte s'augmentait, plus les autres joueurs paraissaient s'en réjouir. Lorsque le vieillard, doublant toujours ses mises, eut enfin perdu cinquante louis sur une carte, l'un d'eux s'écria en riant aux éclats: — Bonne chance, signor Vertua, ne perdez pas courage; continuez de ponter, vous prenez le chemin de la fortune, et vous ne tarderez pas à faire sauter la banque!

» Le vieillard jeta un regard de ba-

silic sur le railleur, et disparut promptement; mais une demi-heure après il revint les poches remplies d'or. Cependant aux dernières tailles le vieillard fut forcé de s'arrêter, car il avait déjà perdu tout l'or qu'il avait apporté.

» Le dédain et le mépris qu'on témoignait au vieillard avaient fort indisposé le chevalier, que sa vie désordonnée n'avait pas entièrement rendu étranger aux bienséances. Ce lui fut un motif de faire une remontrance à ceux des joueurs qui se trouvaient encore dans la salle après le départ du vieillard.

—» Vous ne connaissez pas le vieux Francesco Vertua, chevalier, s'écria l'un d'eux; sans cela, loin de blâmer notre conduite, vous l'approuveriez hautement. Apprenez donc que ce Vertua, napolitain de naissance, s'est montré, depuis quinze ans qu'il est à Paris, le ladre le plus horrible qu'on y ait ja-

mais vu. Tout sentiment humain lui est inconnu : il verrait son propre père expirer à ses pieds qu'il ne donnerait pas un louis d'or pour le sauver. Les malédictions d'une multitude de familles, qu'il a ruinées par ses spéculations infernales, le poursuivent. Il est haï de tous ceux qui le connaissent, et chacun le voue à la vengeance du ciel. Jamais on ne l'a vu jouer, et vous pouvez comprendre l'étonnement que nous avons éprouvé en le voyant entrer dans cette maison. N'eût-il pas été bien malheureux qu'un tel homme gagnât notre mise? La richesse de votre banque l'a attiré vers vous, chevalier, et il a perdu lui-même ses plumes. Mais jamais le vieil avare ne reviendra; nous sommes débarrassés de lui pour toujours.

» Cette prédiction ne se réalisa pas, car la nuit suivante, Vertua se retrouvait déjà à la banque du chevalier, où

il perdit beaucoup plus que la veille. Mais il resta calme, souriant quelquefois d'un air d'ironie amère, comme s'il eût prévu que tout devait bientôt changer. Mais la perte du vieillard grossit de nuit en nuit comme une avalanche, jusqu'à ce qu'enfin on en vint à compter qu'il avait laissé à la banque trente mille louis d'or. Une fois, le jeu était commencé depuis long-temps; il entra pâle et défait, et se plaça loin de la table, les yeux fixés sur les cartes que tirait le chevalier. Enfin, lorsque le chevalier eut mêlé les cartes, et au moment où il se disposait à commencer une nouvelle taille, le vieillard s'écria d'une voix qui fit tressaillir tous ceux qui l'entouraient : Arrêtez! — Repoussant alors la foule des joueurs, il se fit jour jusqu'au chevalier, et lui dit à l'oreille, d'une voix sourde : Chevalier, voulez-vous tenir ma maison dans la rue Saint-Ho-

noré, avec tout ce qu'elle contient, mes meubles, mon argenterie et mes bijoux contre quatre-vingt mille francs?

» — Bon, répondit froidement le chevalier; et sans se retourner vers le vieillard, il commence la taille.

» — La dame, dit Vertua; et au premier coup la dame avait perdu! — Le vieillard tomba presque à la renverse et se retint contre la muraille où il resta immobile comme une statue. Personne ne s'occupa de lui.

» Le jeu était achevé, les joueurs se dispersaient, le chevalier aidé de son croupier entassait l'or du jeu dans sa cassette; alors le vieux Vertua s'avança de son coin, comme un spectre, et dit d'une voix sombre : Chevalier, encore un mot, un seul mot!

— » Eh bien, qu'y a-t-il! répliqua le chevalier en fermant sa cassette, et

en regardant le vieillard d'un air de mépris.

— » J'ai perdu toute ma fortune à votre banque, répondit Vertua, il ne me reste rien, rien. . . . je ne sais où je poserai demain ma tête, comment j'apaiserai ma faim; chevalier, je cherche auprès de vous mon refuge. Prêtez-moi la dixième partie de la somme que vous venez de me gagner, afin que je recommence mon commerce et que je me retire de cette misère.

— » A quoi songez-vous, signor Vertua, dit le chevalier; ne savez-vous pas qu'un banquier ne doit jamais rendre l'argent de son gain? Cela choque toutes les règles dont je ne m'écarte jamais.

— » Vous avez raison, chevalier, reprit Vertua. Mes prétentions étaient absurdes, exagérées. — La dixième

partie! non, prêtez-moi seulement la vingtième.

— » Je vous dis, répondit le chevalier avec humeur, que je ne prêterai rien de mon gain!

— » Il est vrai, dit Vertua dont le visage pâlissait toujours davantage et dont les regards devenaient de plus en plus sombres, il est vrai que vous ne devez rien prêter. Je ne l'aurais pas fait non plus! Mais on donne une aumône à un mendiant, donnez-moi cent louis d'or sur les richesses que le hasard vous a envoyées aujourd'hui.

— » Non, en vérité, s'écria le chevalier en colère. Vous vous entendez bien à tourmenter les gens, signor Vertua! Je vous le dis, vous n'aurez de moi, ni cent, ni cinquante, ni vingt, — ni même un seul louis d'or. Il faudrait que j'eusse perdu l'esprit pour vous donner les moyens de continuer votre abominable

métier. Le destin vous a jeté dans la poussière comme un ver malfaisant, et il serait criminel de vous relever. Allez et subissez le sort que vous avez mérité.

» Vertua se cacha le visage de ses deux mains, et se mit à gémir profondément. Le chevalier ordonna à ses gens de porter sa cassette dans sa voiture, et s'écria d'une voix forte : — Quand me remettrez-vous votre maison et vos effets, signor Vertua?

» Vertua se releva subitement et répondit d'une voix assurée : Tout de suite. — En ce moment, chevalier; venez avec moi.

— » Bien, répliqua le chevalier, je vais vous conduire dans ma voiture à votre maison, que vous quitterez demain.

» Durant tout le chemin, Vertua et le chevalier ne prononcèrent pas un

seul mot. Arrivés devant la maison, dans la rue Saint-Honoré, Vertua tira la sonnette. Une petite vieille ouvrit et s'écria en apercevant Vertua : Seigneur du ciel! est-ce vous enfin, monsieur! Angela est à demi-morte d'inquiétude à cause de vous.

— » Silence, répond Vertua. Fasse le ciel qu'Angela n'ait pas entendu le bruit de cette malheureuse sonnette! Il faut qu'elle ignore que je suis venu.

» A ces mots, il prit le flambeau des mains de la vieille, qui était restée immobile de surprise, et éclaira le chevalier.

—» Je suis préparé à tout, dit Vertua. Vous me haïssez, chevalier, vous me méprisez, vous prenez plaisir à causer ma ruine, mais vous ne me connaissez pas. Apprenez que j'étais autrefois un joueur comme vous, que le sort capricieux me fut aussi long-temps favorable,

qu'en parcourant l'Europe, partout où je m'arrêtai le bonheur s'attacha à moi, et que l'or afflua dans ma banque comme il afflue dans la vôtre. J'avais une femme belle et fidèle que je négligeai, et qui vécut malheureuse au milieu de l'opulence. Un jour, à Gênes, où je tenais alors ma banque, il arriva qu'un jeune Romain vint risquer à mon jeu tout son riche héritage. Comme je l'ai fait aujourd'hui, il me supplia de lui prêter au moins quelque argent pour retourner à Rome. Je le refusai en riant avec mépris, et lui, dans sa fureur, il me plongea son stylet dans le sein. Ce fut difficilement que les médecins parvinrent à sauver mes jours, et ma convalescence fut longue et douloureuse. Ma femme m'entoura de soins, elle me consola, elle me soutint contre mes maux, et je sentis renaître en moi avec la santé un sentiment que je croyais éteint à

jamais, ou plutôt j'éprouvai une passion qui m'était inconnue, car tous les sentimens humains sont éteints pour le joueur. J'ignorais encore ce que c'est que l'amour et le fidèle dévouement d'une femme : je sentis vivement combien j'étais coupable envers la mienne, et je me repentis de l'avoir sacrifiée à un penchant funeste. Je vis apparaître comme des esprits vengeurs tous ceux dont j'avais causé la ruine, dont j'avais anéanti avec sang-froid l'existence entière ; j'entendais leurs voix sourdes qui s'échappaient du tombeau et me reprochaient tous les crimes que j'avais causés. Ma femme seule avait le pouvoir de bannir par sa présence cette terreur, ces angoisses sans nom ! Je fis le serment de ne plus toucher une seule carte. Je m'éloignai, et m'arrachant des liens qui me retenaient, repoussant les instances de mes croupiers, je m'éta-

blis dans une petite maison de plaisance auprès de Rome. Hélas! je ne jouis qu'une année d'un bonheur et d'une satisfaction dont je n'avais jamais soupçonné l'existence. Ma femme mit au monde une fille, et mourut quelques heures après. Je tombai dans un profond désespoir, j'accusai le ciel, je me maudis moi-même, et, comme un criminel qui craint la solitude, je quittai ma maison, et je vins me réfugier à Paris. Angela, la douce image de sa mère, grandissait sous mes yeux; toute mon affection s'était concentrée en elle. Ce fut pour elle seule que je tentai d'accroître ma fortune. Il est vrai, je prêtai de l'argent à gros intérêts; mais c'est une calomnie que de m'accuser d'avoir trompé les malheureux qui venaient à moi. Et qui sont mes accusateurs! des misérables, qui me tourmentent sans relâche pour que je leur prête de l'argent, des

prodigues qui dissipent leur bien, et qui entrent en fureur lorsque j'exige le paiement des sommes qu'ils me doivent, dont je ne me regardais que comme le régisseur, car toute ma fortune était pour ma fille. Il n'y a pas long-temps que je sauvai un jeune homme de l'infamie en lui avançant une somme considérable sur son héritage. Croiriez-vous, chevalier, qu'il nia sa dette devant les tribunaux, et qu'il refusa de l'acquitter? Je pourrais vous citer vingt traits de ce genre qui ont concouru à me rendre impitoyable, et à me convaincre que la légèreté entraîne toujours avec elle la corruption. Il y a plus : je pourrais vous dire que j'ai séché bien des larmes, que plus d'une prière s'est élevée au ciel pour moi et pour mon Angela; mais vous refuseriez de me croire, et vous m'accuseriez de me vanter, car vous êtes un joueur! — J'avais cru que les

puissances infernales étaient apaisées, mais il leur était donné de m'aveugler plus que jamais. J'entendis parler de votre bonheur, chevalier, chaque jour je rencontrais un joueur dont vous aviez fait un mendiant; la pensée me vint que j'étais destiné à mesurer mon bonheur, qui ne m'a jamais abandonné, contre le vôtre; que j'étais appelé à mettre fin à vos déprédations, et cette idée ne me laissa pas de relâche. C'est ainsi que je me présentai à votre banque, et que je ne la quittai pas avant que toute la fortune de mon Angela fût tombée dans vos mains! C'en est fait! — Me permettrez-vous d'emporter les vêtemens de ma fille?

— « La garde-robe de votre fille ne me regarde pas, dit le chevalier. Vous pouvez aussi emporter vos lits et les ustensiles de votre ménage. Qu'ai-je besoin de toutes ces misères; mais pre-

nez garde de soustraire quelque objet de valeur, j'y veillerai.

» Le vieux Vertua regarda fixement le chevalier durant quelques secondes, puis un torrent de larmes s'échappa de ses yeux; il tomba aux genoux du chevalier, et lui cria avec l'accent du désespoir : — Ayez encore un sentiment humain! Soyez compatissant envers nous! Ce n'est pas moi, c'est ma fille, mon Angela, un ange innocent, dont vous causez la ruine! Oh! de grâce, ayez pitié d'elle, prêtez-lui, à elle seule, la vingtième partie de cette fortune que vous m'avez arrachée! — J'en suis sûr, vous vous laisserez toucher! — O Angela! ma fille!

» Et dans ses gémissemens entrecoupés, le vieillard répétait sans cesse d'une voix entrecoupée par les sanglots, le nom chéri de son enfant.

— » Cette scène de comédie commence à me fatiguer, dit le chevalier avec indifférence et d'un ton d'humeur; mais au même instant, la porte s'ouvrit et une jeune fille en blanc déshabillé de nuit, les cheveux épars, la mort peinte sur les traits, se précipita vers le vieux Vertua, le releva, le pressa dans ses bras et s'écria : O mon père, mon père! J'ai tout entendu, je sais tout. Avez-vous donc tout perdu? n'avez-vous plus votre Angela? ne travaillera-t-elle pas pour vous, mon père! O mon père, ne vous abaissez pas plus long-temps devant cet homme orgueilleux. Ce n'est pas nous qui sommes pauvres et misérables; c'est lui qui vit dans sa richesse abandonné comme dans une solitude; il n'est pas de cœur au monde qui batte près du sien, dans lequel il puisse verser ses peines quand la vie le désespère! — Venez, mon père, quittez cette mai-

son avec moi; partons, afin que cet homme ne se délecte pas plus longtemps de votre douleur!

» Vertua tomba presque sans mouvement sur un siège. Angela s'agenouilla devant lui, prit ses mains, les baisa, le couvrit de caresses, énuméra avec une volubilité enfantine tous les talens, toutes les connaissances qu'elle avait, et qui pouvaient suffisamment nourrir son père; elle le conjurait en versant des larmes de ne pas s'abandonner à la douleur : car elle se trouverait plus heureuse de coudre, de broder, de chanter pour son père, que lorsque tous ces talens ne servaient qu'à son plaisir.

» Quel pécheur endurci eût pu demeurer indifférent à la vue d'Angela dans tout l'éclat de sa beauté, consolant son vieux père, et lui prodiguant tous les trésors de son cœur, tous les té-

moignages de l'affection et de la piété filiale!

» Le chevalier éprouva un tourment et un remords violens. Angela lui semblait un ange devant lequel disparaissaient toutes les illusions de la folie, tous les égaremens du vice; il se sentit embrâsé d'une flamme nouvelle qui changea tout son être. Le chevalier n'avait jamais aimé. Le moment où il vit Angela fut pour lui une source de tourmens sans espoir; car tel qu'il devait paraître aux yeux de cette jeune fille, il ne pouvait espérer de la toucher. Il voulut parler; mais les paroles lui manquèrent: sa voix s'éteignit, et il eut peine à prononcer ces mots: Signor Vertua... écoutez-moi... je ne vous ai rien gagné, rien. — Voici ma cassette, elle est à vous. Je vous dois encore autre chose... je suis votre débiteur... prenez, prenez.

— » O ma fille! s'écria Vertua.

» Mais Angela se releva, s'avança vers le chevalier, le mesura d'un fier regard, et lui dit avec fermeté : Chevalier, apprenez qu'il est quelque chose de plus élevé que la fortune et l'argent, les sentimens qui vous sont étrangers et qui nous donnent des consolations célestes; ce sont eux qui nous apprennent à repousser vos dons avec mépris! — Gardez le trésor auquel est attachée la malédiction qui vous poursuivra, joueur impitoyable!

— » Oui, s'écria le chevalier, oui, je veux être maudit; je veux descendre au fond des enfers, si cette main touche encore une carte! Et si vous me repoussez loin de vous, Angela, vous, vous seule aurez causé ma perte. . . . oh! vous ne me comprenez pas. . . vous me prenez pour un insensé. . . mais vous comprendrez tout, vous saurez

tout, quand je viendrai me brûler la cervelle à vos pieds... Angela, c'est de la mort ou de la vie qu'il s'agit pour moi. Adieu!

» A ces mots, le chevalier disparut. Vertua le pénétrait jusqu'au fond de l'âme; il savait tout ce qui s'était passé en lui, et il chercha à persuader à Angela qu'il pourrait arriver des circonstances qui le forçassent à accepter le présent du chevalier. Angela frémissait de comprendre son père. Elle ne pensait pas qu'elle pût jamais voir le chevalier autrement qu'avec mépris. Mais ce qu'il était impossible de songer, ce qui semblait invraisemblable, arriva par la volonté du sort, qui a placé tous les contrastes au fond du cœur humain.

CHAPITRE IV.

» Au grand étonnement de tout Paris, continua l'étranger, la banque du chevalier de Ménars disparut de la maison de jeu; on ne le vit plus lui-même, et de là mille bruits mensongers qui se répandirent. Le chevalier évitait toutes

les sociétés; son amour se témoignait par la mélancolie la plus profonde; il faisait sans cesse des promenades solitaires; et il arriva qu'un jour, dans une des sombres allées de Malmaison, il rencontra tout-à-coup le vieux Vertua et sa fille.

» Angela, qui avait cru ne pouvoir jamais envisager le chevalier qu'avec horreur et mépris, se sentit singulièrement émue en le voyant devant elle, pâle, défait, tremblant et osant à peine lever les yeux vers elle. Elle savait que depuis la nuit où elle l'avait vu, le chevalier avait entièrement changé sa façon de vivre. Elle, elle seule avait opéré ce changement! elle avait sauvé le chevalier de sa ruine; et la vanité d'une femme pouvait être flattée de tant d'influence. Aussi, après que le chevalier et son père eurent échangé quelques complimens, elle ne put s'empêcher de

lui témoigner qu'elle le trouvait dans un état de santé alarmant.

» Les paroles d'Angela firent un effet tout-puissant. Le chevalier releva sa tête; il retrouva la grâce et l'amabilité qui jadis lui gagnaient les cœurs. Enfin après quelques instans de conversation, Vertua lui demanda quand il viendrait prendre possession de la maison qu'il avait gagnée.

— Oui, s'écria le chevalier, oui, seigneur Vertua, j'irai demain! mais permettez que nous rédigions mûrement nos conventions, cela dût-il durer quelques mois.

— Soit, répondit Vertua en souriant.

» Le chevalier vint en effet; et il revint souvent. Angela le voyait toujours avec plus de plaisir; il la nommait son ange sauveur. Enfin il sut si bien gagner son cœur, qu'elle promit de lui donner sa main, à la grande satisfac-

tion du vieux Vertua, qui voyait ainsi sa perte réparée.

» Angela, l'heureuse fiancée du chevalier de Ménars, était un jour assise près de sa fenêtre, et elle se perdait dans des pensées d'amour et de bonheur, comme en ont d'ordinaire les fiancées. Un régiment de chasseurs, qui se rendait en Espagne, passa sous ses fenêtres au bruit des trompettes. Angela regardait avec intérêt ces hommes destinés à la mort dans cette guerre cruelle, lorsqu'un jeune homme tira violemment la bride de son cheval et leva les yeux vers Angela. Aussitôt elle tomba sans mouvement sur son siège.

» Ce jeune homme n'était autre que le fils d'un voisin nommé Duvernet, qui avait été élevé avec Angela, qui la voyait chaque jour, et qui avait cessé de paraître dans la maison depuis les visites assidues du chevalier.

» Angela n'avait pas seulement lu dans les regards pleins de reproches du jeune homme combien il l'aimait tendrement; elle avait reconnu qu'elle l'aimait de toutes les forces de son âme, et qu'elle avait été seulement aveuglée par les qualités brillantes du chevalier. Ce fut alors seulement qu'elle comprit les soupirs étouffés de son jeune ami, ses adorations discrètes et silencieuses; elle comprit ce cœur simple et naïf; elle sut ce qui agitait si violemment son sein, lorsque le jeune Duvernet paraissait devant elle, lorsqu'elle entendait le son de sa voix.

— » Il est trop tard! il est perdu pour moi! se dit Angela. Elle eut le courage de combattre la douleur qui l'accablait; et ce courage même lui rendit le calme. Cependant il ne put échapper au regard pénétrant du chevalier qu'il s'était passé quelque chose de funeste dans l'âme

d'Angela; il eut toutefois la délicatesse de ne pas chercher à deviner un secret qu'elle lui cachait; et ce lui fut une raison de hâter son mariage, qui fut célébré avec la pompe et le goût qu'il mettait en toutes choses.

» Le chevalier eut pour Angela toute la tendresse imaginable; il allait au-devant de ses plus légers désirs; il lui témoignait une vénération profonde; et le souvenir de Duvernet dut bientôt s'effacer de son âme. Le premier nuage qui obscurcit leur vie tranquille, fut la maladie et la mort du vieux Vertua.

» Depuis la nuit où il avait perdu toute sa fortune à la banque du chevalier, il n'avait pas repris les cartes, mais dans les derniers instans de sa vie, le jeu sembla remplir entièrement son âme. Tandis que le prêtre qui était venu pour lui apporter les consolations de l'Église, l'entretenait de choses célestes,

lui, les yeux fermés, il murmurait entre ses dents : *perd, gagne*; et il faisait avec ses mains tremblantes et déjà glacées, le mouvement de tailler et de mêler les cartes. En vain Angela, en vain le chevalier, penchés sur son lit, lui prodiguaient les noms les plus doux; il paraissait ne plus les connaître. Il rendit l'âme, en poussant un soupir de joie, et en s'écriant : *gagne!*

» Dans sa douleur profonde, Angela ne put se défendre d'un secret mouvement de terreur, en songeant à la manière dont son père avait quitté la vie. L'image de cette nuit affreuse, où le chevalier s'était montré pour la première fois à ses yeux avec la rudesse du joueur le plus passionné et le plus endurci, se représenta vivement à sa pensée, et elle trembla que le chevalier rejetant son masque d'ange ne s'offrît à elle sous son aspect infernal.

» Le pressentiment d'Angela ne devait que trop tôt se réaliser.

» Quelque terreur qu'eût ressentie le chevalier à la vue du vieux Francesco Vertua, repoussant, au moment d'expirer les secours spirituels, pour ne songer qu'à sa passion coupable, le jeu ne reprit pas moins son empire sur lui; et dans ses rêves de toutes les nuits, il se voyait assis à une banque, amassant de nouvelles richesses.

» Tandis qu'Angela, de plus en plus frappée du souvenir de l'ancienne façon de vivre du chevalier, avait peine à retrouver avec lui ces épanchemens qui faisaient sa joie, des soupçons s'élevaient dans l'âme de son époux, qui attribuait cette réserve au secret qui avait affligé autrefois Angela, et qu'elle ne lui avait pas dévoilé. Cette défiance enfanta de l'humeur qui éclata en paroles offensantes, et qui réveilla dans

Angela le souvenir du jeune Duvernet, et avec lui le sentiment affligeant d'un amour détruit à jamais au moment où il promettait un long bonheur à deux jeunes âmes. Cette disposition des époux devint toujours plus fâcheuse; si bien qu'enfin le chevalier trouva la vie simple qu'il menait, pleine d'ennuis et sans goût, et que ses désirs se reportèrent vers le monde.

» Il fut confirmé dans cette idée par un homme qui avait été son croupier, et qui ne négligea rien pour tourner en ridicule cette vie domestique. Il ne pouvait comprendre qu'il abandonnât pour une femme, tout un monde qui à lui seul, valait le reste de la vie. Bientôt la riche banque du chevalier de Ménars reparut plus brillante que jamais.

» Le bonheur ne l'avait pas abandonné : victimes sur victimes tombaient

sous ses coups, et l'or abondait de toutes parts sur sa table. Mais le bonheur d'Angela, qui n'avait été qu'un rêve de courte durée, fut cruellement détruit. Le chevalier la traita avec indifférence, avec mépris même! Souvent il passait des semaines, des mois sans la voir; un vieux régisseur dirigeait la maison; les laquais changeaient sans cesse, selon le caprice du chevalier; et Angela, devenue étrangère dans son intérieur, ne trouvait nulle part une consolation. Souvent, dans ses nuits sans sommeil, elle écoutait le bruit de la voiture du chevalier qui rentrait dans la maison; elle entendait transporter sa lourde cassette; elle entendait les brusques monosyllabes qu'il adressait à ses gens; puis la porte de son appartement se refermait à grand bruit, et alors un torrent de larmes s'échappait des yeux de la pauvre Angela; elle

prononçait quelquefois dans son désespoir le nom de Duvernet, et elle suppliait le ciel de mettre un terme à sa déplorable existence.

» Il arriva un jour qu'un jeune homme de bonne famille, qui avait tout perdu au jeu, se tira un coup de pistolet dans la chambre même où le chevalier tenait sa banque. Son sang et les éclats de sa cervelle jaillirent sur les joueurs, qui se dispersèrent avec épouvante. Le chevalier seul resta indifférent, et demanda froidement s'il était d'usage de se séparer avant l'heure, pour un fou qui n'avait pas de conduite au jeu.

» Cet événement produisit une grande sensation. Les joueurs les plus endurcis furent indignés de la conduite du chevalier; tout le monde s'éleva contre lui. La police fit cesser sa banque. On l'accusa de déloyauté au jeu; et son bonheur constant ne contribua pas peu à

accréditer cette croyance. Il ne put réussir à se justifier; et l'amende qu'on lui infligea lui ravit une partie de ses richesses. Il se vit honni, méprisé; alors il revint se jeter dans les bras de sa femme, qu'il avait tant maltraitée, et qui, voyant son repentir, le reçut avec tendresse; car l'exemple de son père, qui avait renoncé à la vie de joueur, lui donnait encore une lueur d'espérance.

» Le chevalier quitta Paris, et se rendit avec sa femme à Gênes, lieu de naissance d'Angela.

» Là, il vécut durant quelque temps fort retiré; mais bientôt sa passion fatale se ranima, et une force toute-puissante le chassa sans cesse de sa maison. Sa mauvaise renommée l'avait suivi de Paris à Gênes; il ne pouvait songer à établir une banque, et cependant un

entraînement irrésistible le poussait au jeu.

» Dans ce temps, un colonel français, retiré du service à cause de ses blessures, tenait la plus riche banque de Gênes. Le cœur plein de haine et d'envie, le chevalier s'y rendit nourrissant en secret l'espoir de lutter contre lui. Le colonel le reçut avec gaîté, et s'écria que le jeu allait enfin avoir quelque valeur, puisque le chevalier de Ménars arrivait avec son étoile.

» En effet, dès les premières tailles, les cartes vinrent au chevalier comme de coutume; mais lorsque, se fiant à son bonheur habituel, il s'écria enfin: *va banque*; il perdit d'un seul coup une somme immense.

» Le colonel, qui se montrait d'ordinaire froid dans le gain comme dans la perte, ramassa l'or du chevalier avec tous les signes de la joie la plus vive.

Dès ce moment, la fortune abandonna totalement son favori.

» Chaque nuit il joua, chaque nuit il perdit, jusqu'à ce que sa fortune fût entièrement épuisée, et qu'il ne possédât plus que deux mille ducats en papier.

» Le chevalier courut tout le jour pour réaliser ce papier, et revint le soir fort tard à la maison. A l'entrée de la nuit, il mit ses dernières pièces d'or dans sa poche, et il se disposait à sortir, lorsque Angela, qui se doutait de ce qui se passait, lui barra le chemin, se jeta à ses genoux qu'elle arrosa de larmes, et le conjura, au nom du ciel, de renoncer à son dessein, et de ne pas la plonger dans le désespoir et dans la misère.

» Le chevalier la releva, la pressa douloureusement contre son sein, et lui dit d'une voix sourde : Angela, ma

chère Angela! je ne puis céder à ta prière. — Mais demain, demain, tous tes soucis seront effacés; car je te jure par tout ce qui est sacré, qu'aujourd'hui je joue pour la dernière fois! Sois tranquille, ma chère enfant; dors, rêve d'heureux jours, une vie meilleure; cela me portera bonheur!

» Le chevalier embrassa sa femme et s'éloigna en toute hâte.

» Deux tailles, et le chevalier eut tout perdu, — tout ce qu'il possédait!

» Il resta immobile auprès du colonel, et fixa ses regards sur la table de jeu, dans un anéantissement complet.

» — Vous ne pontez plus, chevalier? dit le colonel, en mêlant les cartes pour une nouvelle taille.

» — J'ai tout perdu, répondit le chevalier, en s'efforçant de paraître calme.

» — N'avez-vous donc plus rien? de

manda le colonel, en continuant de mêler ses cartes.

— » Je suis un mendiant! s'écria le chevalier d'une voix tremblante de rage, en regardant toujours la table de jeu, et ne remarquant pas que les joueurs prenaient toujours plus d'avantage sur le banquier.

» Le colonel continua de jouer avec calme.

» — Mais vous avez une jolie femme? dit le colonel à voix basse, sans regarder le chevalier, et en mêlant les cartes pour une seconde taille.

» — Que voulez-vous dire par là? s'écria le chevalier avec colère. Le colonel tira ses cartes sans répondre.

» — Dix mille ducats ou Angela, dit le colonel, en se retournant à demi, tandis qu'il donnait à couper.

» — Vous êtes fou, s'écria le chevalier, qui revenait un peu à lui-même,

et qui s'apercevait que le colonel perdait de plus en plus.

» — Vingt mille ducats contre Angela, dit le colonel à voix basse, en retenant la carte qu'il s'apprêtait à retourner.

» Le chevalier se tut; le colonel reprit son jeu, et presque toutes les cartes furent favorables aux joueurs.

» — Cela va! dit le chevalier bas à l'oreille du colonel, lorsque la nouvelle taille commença, et qu'il eut placé la dame sur la table.

» Au coup suivant, la dame perdit.

» Le chevalier se recula en grinçant des dents, et s'appuya contre la fenêtre; la mort et le désespoir étaient dans ses traits.

» Le jeu venait de finir; le colonel s'avança devant le chevalier et lui dit d'un ton moqueur : Eh bien?

» — Que voulez-vous! s'écria le che-

valier. Vous m'avez réduit à la besace; mais il faut que vous ayez perdu l'esprit, de croire que vous pouviez gagner ma femme. Sommes-nous donc dans les colonies? ma femme est-elle une esclave pour être livrée à l'homme qui se plaît à la jouer et à la marchander? Mais il est vrai, j'ai perdu vingt mille ducats, et j'ai perdu le droit de retenir ma femme, si elle veut vous suivre. Venez avec moi, et désespérez, si ma femme vous repousse, et qu'elle refuse de devenir votre maîtresse!

»—Désespérez vous-même, répondit le colonel, si Angela vous repousse, vous qui avez causé son malheur, si elle vous rejette avec horreur pour se jeter avec délices dans mes bras. Désespérez vous-même en apprenant qu'un serment d'amour nous unira, que le bonheur couronnera nos longs désirs. Vous me nommez insensé! Oh!

oh! je ne voulais gagner que le droit de prétendre à votre femme; j'étais déjà certain de son cœur! apprenez, chevalier, que votre femme m'aime, qu'elle m'aime inexprimablement, je le sais. Apprenez que je suis ce Duvernet, élevé avec Angela, attaché à elle par l'amour le plus ardent; ce Duvernet que vous avez chassé par vos intrigues! Hélas! ce ne fut qu'au moment de la mort de son père qu'Angela connut ce que je valais. Je sais tout. Il était trop tard! Un démon ennemi me suggéra l'idée que le jeu pouvait me fournir l'occasion de vous perdre; je m'adonnai entièrement au jeu. Je vous suivis jusqu'à Gênes, et j'ai réussi! — Allons, allons trouver votre femme!

» Le chevalier resta anéanti, frappé de mille coups de foudre. Ce secret si long-temps gardé se dévoilait enfin; il vit toute la mesure des maux dont il avait accablé la malheureuse Angela.

— » Angela décidera, dit-il d'une voix sourde; et il suivit le colonel qui marchait à grands pas vers sa demeure.

» En arrivant le colonel saisit la sonnette, mais le chevalier le repoussa. — Ma femme dort, dit-il, voulez-vous troubler son doux sommeil?

» — Hum! murmura le colonel, Angela a-t-elle jamais goûté un doux sommeil depuis que vous l'avez précipitée dans une vie aussi déplorable?

» A ces mots, il voulut pénétrer dans la chambre, mais le chevalier se jeta à ses pieds, et s'écria, au désespoir : — Soyez compatissant; maintenant que vous avez fait de moi un mendiant, laissez-moi ma femme!

» — C'est ainsi que le vieux Vertua était à genoux devant vous, sans pouvoir vous attendrir, cœur de pierre! Que la vengeance du ciel vous atteigne enfin!

» En parlant ainsi, le colonel se dirigea de nouveau vers l'appartement d'Angela.

» Le chevalier s'élança vers la porte, l'ouvrit, se précipita sur le lit où reposait sa femme, tira les rideaux et s'écria : Angela, Angela! — Il se baissa vers elle, prit sa main, balbutia des mots entrecoupés, puis s'écria de nouveau d'une voix terrible : Voyez, vous avez gagné le cadavre de ma femme!

» Le colonel s'approcha, plein d'horreur. — Nul signe de vie. — Angela était morte, — morte.

» Le colonel se frappa violemment le front, laissa échapper un gémissement, et disparut. — Jamais on n'a entendu parler de lui. »

Dès que l'étranger eut achevé son récit, il quitta le banc, sans que le baron, profondément ému, pût lui adresser une parole.

Peu de jours après, on trouva l'étranger mort dans sa chambre. Il avait été frappé d'un coup d'apoplexie. On découvrit, par ses papiers, que cet homme, qui se faisait nommer Baudasson, n'était autre que le malheureux chevalier de Ménars.

Le baron vit dans cette aventure un avertissement du Ciel, qui lui avait envoyé le chevalier de Ménars pour le sauver au moment où il se précipitait dans l'abîme; et il se promit de résister à toutes les séductions du bonheur au jeu.

Jusqu'à ce jour, il a fidèlement tenu parole.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.